

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Michèle RIOT-SARCEY, T. BOUCHET et A. PICON, *Dictionnaire des utopies* (Les référents), Paris, Larousse, 2002, 14.5 x 21, X + 284 p., rel. EUR 19.35, ISBN 2-03-505042-1.

Il est rare de n'avoir que des éloges à adresser à un livre. C'est cependant le cas ici. Ce dictionnaire est tout entier intelligent, judicieux, clair, exact, pondéré, stimulant. Les quelque quatre-vingts collaborateurs, jeunes le plus souvent, voire en voie de doctorat, sont de ceux que l'on peut déjà compter parmi les bons esprits de notre génération. L'introduction de Michèle Riot-Sarcey expose avec netteté les originalités de ce dictionnaire, qui évite les lissages et les linéarités artificielles, au profit d'une diversité qui reflète l'intelligence des choses telle qu'elle s'accomplit face à une thématique de rassemblement. « Pas de définition univoque de l'utopie, mais une multiplicité d'interprétations en fonction de la spécialité et du point de vue de chaque auteur » ; « une réflexion sur l'historicité des utopies » ; « ne pas se satisfaire du mot, mais retrouver le sens » ; « élucidation de l'inclassable » : c'est, en effet, ce qu'il fallait pour « aider à ressaisir la dimension critique de l'utopie, et lui reconnaître une place réelle à l'écart de tout ordre dogmatique, libéral ou totalitaire. » — Et les cent quinze notices présentées ? Qu'elles soient d'orientation ou de fondement spirituel et religieux, idéologiques ou politiques, historiques ou sémiologiques, comparatistes ou proprement françaises, elles sont d'une vraie congruence, sans parti pris ni excès. Et il y a des originalités nombreuses, comme ces articles « Partages de l'art », « Langues universelles », « missions jésuites », « Novalis » et bien d'autres. On ne consultera pas seulement ce dictionnaire : c'est un bon livre à lire, de bout en bout. — J.-Cl. POLET.

T. P. WISEMAN (éd.), *Classics in Progress. Essays on Ancient Greece and Rome*, Oxford, University Press, 2002, 16 x 24, XVI + 451 p., br. £ 45, ISBN 0-19-726270-8.

Questo volume edito da Peter Wiseman, che si propone come fine quello di dimostrare la vitalità dell'interesse per il mondo classico all'inizio del terzo millennio, raccoglie 17 contributi di studiosi britannici su diversi argomenti. La letteratura, la critica letteraria, come è ovvio, sono ben rappresentate. A meritare attenzione è, in primo luogo, il concetto stesso di « classico » : O. Tamplin riflette sull'uso inconsapevole di scrittori greco-latini da parte di poeti britannici e irlandesi contemporanei, P. Easterling sulla costante ridefinizione del concetto di « classico ». P. Parson ricorda il contributo dei papiri alla riscoperta di poeti altrimenti perduti. J. Griffin e Ph. Hardie rileggono due autori indiscutibilmente « classici » (Orazio e Virgilio). A una problematica affine (la periodizzazione e la delimitazione geografica di Antichità classica) possono essere ricondotti i saggi di Av. Cameron e. Bowman. Tra la storia della letteratura e quella letteraria si colloca lo studio di M. Beard sulla

correspondance ciceroniana mentre R. Smith e M. Crawford studiano la relazione tra arte visiva e storia antica alla luce anche (Crawford) del valore simbolico dei testi iscritti. A questioni di storia greca e romana sono dedicati i saggi di J. Davies (la storia greca come disciplina in trasformazione), P. Cartledge (la schiavitù e la civiltà greca), M. Schofield (la fortuna del processo a Socrate nella recente storiografia statunitense), P. Wiseman (la lotta ideologica nella tarda repubblica romana). La filosofia antica è rappresentata dai contributi di M. McCabe sull'etica socratica in Platone e gli stoici, di J. Barnes su Galeno e i cristiani e la logica, di M. Heath sulla retorica nella « Media-antichità ». — Volumi di questo genere, dedicati a riflessioni talvolta molto sofisticate nella loro interdisciplinarietà, non sono rari. Si può anzi dire che sia un genere che si sta diffondendo. Quello che colpisce è la tendenza a un progressivo isolamento delle tradizioni nazionali. A essere apprezzata è sempre di più la peculiarità, nell'insegnamento secondario e universitario così come nella ricerca, della presenza della cultura classica nei singoli paesi (in Italia, ad esempio, si tende a mitizzare il Liceo Classico). La cosa è particolarmente evidente in questo volume, pure di indiscutibile qualità, che è incentrato in modo esclusivo sul mondo britannico con un evidente autocompiacimento. Mi limito a un esempio banale. Risulta difficile immaginare come si possa elaborare una riflessione sulla schiavitù e la civiltà greca senza tener conto del contributo della storiografia di ispirazione marxista, francese e italiana, che tanto si sono occupate del problema. Mi sembra davvero troppo poco limitarsi a menzionare *en passant*, come fa Cartledge, un'opera di Y. Garlan tradotta in inglese (*Slavery in Ancient Greece*) contrapponendole un'altra di J. Vogt, anch'essa tradotta in inglese (*Ancient Slavery and the Ideal of Man*), considerate esemplari di un approccio « hard » e di uno « soft » al problema della schiavitù nel mondo greco.

A. MARCONE.

O. MANDEL, *L'arc de Philoctète. Tragédie. Traduite de l'anglais par l'auteur* (Théâtre des cinq continents), Paris, L'Harmattan, 2002, 13.5 x 21.5, 83 p., br. EUR 9.50, ISBN 2-7475-2981-9.

On peut lire l'original anglais *The Summoning of Philoctetes* dans : O. MANDEL (éd.), *Philoctetes and the Fall of Troy : Plays, Documents, Iconography, Interpretations*, University of Nebraska Press, 1981. L'A. publie maintenant la traduction qui, le 6 octobre 1985, fut diffusée par *France Culture*, émission reprise plusieurs fois par la suite. En plus d'un prologue, quatre scènes suivies chacune d'une intervention chorale forment la structure de la pièce. Pièce qui puise une partie de son inspiration dans le modèle sophocléen : pour se saisir de Philoctète, exilé depuis dix ans, et s'emparer de son arc, indispensable – *dixit* l'oracle – à la victoire sur les Troyens, Ulysse, son lieutenant – ici, Demodocos – et ses soldats débarquent dans l'île de Lemnos. Comme chez Sophocle, la haine que Philoctète voue à ses anciens compagnons d'armes tend l'atmosphère et marque l'opération de reconnaissance par laquelle s'ouvre la première scène. Comme chez Sophocle aussi, la tactique dont on suit la conception et la mise en œuvre doit beaucoup à la ruse et à la flatterie. Mais la comparaison des deux productions dramatiques révèle aussi de nombreuses divergences. Par souci de concision, mentionnons seulement ce qui nous a le plus frappé. C'est dès le prologue, entièrement constitué de son intervention, qu'Héraclès exhorte Philoctète à dépasser ses rancœurs et à rejoindre ses frères. Le héros, plutôt que d'hériter de l'arc de son « saint patron », l'a patiemment façonné durant son exil. Déclarée dans le prologue (p. II), cette entorse à la tradition, loin d'être anodine, a une portée d'actualisation, qui renvoie, pensons-nous, à certains contextes de la recherche nucléaire (... cet homme, que les dieux séparèrent de vous, *pour lui laisser créer, à son insu et au vôtre, l'engin de votre victoire* [p. 74]). Nous y reviendrons. La rencontre de Demodocos et de Philoctète ne se passe nullement comme celle de ce dernier avec Néoptolème (cf. Soph., *Phil.*, v. 219 et s.), et dès lors, l'impact en est différent : Demodocos étonne et flatte son interlocuteur en déclarant que, vu sa renommée, il le connaît fort bien (p. 29). Les soldats qui accompagnent Ulysse et

forment le cœur tiennent un plus vaste espace que chez le tragique grec. Ils interviennent dans l'évolution de l'intrigue, dans le débat éthique, et dans l'éclairage porté sur certains personnages. Ainsi, après la scène 3, on a droit, de leur part, à un véritable panégyrique d'Ulysse, chaque soldat le hissant à tour de rôle sur un piédestal pour des raisons différentes : on loue son rang parmi les chefs Grecs, son rôle de gouverneur d'Ithaque, son adresse à urbaniser et à sécuriser, sa gaieté, sa magnanimité, sa moralité privée, etc. Mais il nous plaît surtout de caractériser comme suit l'essentiel de l'œuvre d'Oscar Mandel : au départ de ce message d'Héraklès : « Vivre, c'est agir. Agir, c'est combattre. Combattre, c'est vivre. Telle est la loi d'Héraklès, soumis à son maître : Zeus dieu, maître des dieux » (p. 12), il déroule une histoire tragiquement réaliste et adaptée à notre époque, une parabole grosse de problèmes éthiques, difficiles, voire impossibles à résoudre, et notamment : dans quelle mesure la raison d'état peut-elle primer sur la liberté, la dignité humaine (p. 15) ? quelle place reste-t-il pour la « sphère privée » (p. 19) ? ou encore cette question dont Mandel ne pouvait prévoir la cruelle actualité et qui, pour nous, prend figure de prémonition : « Il possède une arme meurtrière en fait ou en pensée. Qui lui a demandé de la concevoir ? C'est Philoctète lui-même qui nous oblige, soit à nous l'attacher, soit à le supprimer » (p. 16). D'une riche intensité quant au fond, cette pièce de théâtre est aussi appréciable sur le plan formel. L'A. s'entend à animer, par quelques touches subtiles, les réalités qu'il met en scène ; p. ex. : les retrouvailles et le retour au foyer des soldats (p. 79 et s.), la camaraderie née de l'affrontement commun des périls (p. 81 et s.). Ce talent confère au récit une tonalité poétique qui marque aussi le texte. Résumons-nous : Oscar Mandel disposait d'un modèle, mais son remodelage est à coup sûr original et réussi. – D. DONNET.

Kathleen L. KOMAR, *Reclaiming Klytemnestra. Revenge or Reconciliation*, Urbana - Chicago, University of Illinois Press, 2003, 16 x 24, XII + 224 p., rel. US \$ 34.95, ISBN 0-252-02811-2.

Voici un essai de nature à passionner tous ceux qui s'intéressent à l'anthropologie culturelle, notamment à la signification de la reprise des histoires de la mythologie classique dans nos sociétés contemporaines, et en particulier à la fortune que connaît la figure de Clytemnestre au cours des deux dernières décennies du vingtième siècle. L'A. montre en effet qu'aussi bien aux USA et au Canada qu'en France, en Italie et en Allemagne ce personnage, initialement de type matriarcal, puis régulièrement condamné depuis la démocratie athénienne pour le meurtre de son mari par un pouvoir masculin, est l'objet de mises en scène, en récits, en poème, en chorégraphie, voire en sites Web, du fait de créatrices, qui proposent de réviser le jugement traditionnel et voient en cette mère et épouse à la fois une femme complexe, victime et auteur de violences tout autant, mais en révolte contre un ordre social patriarcal oppressif. Ainsi recréée, soit dans sa propre personnalité soit à travers celle de ses filles, Clytemnestre permet de repenser l'éthique du mariage et de la maternité, ainsi que l'archétype de la féminité, et par suite de réexaminer la construction occidentale des rôles dévolus mythiquement à chacun des deux sexes. – J. BOULOGNE.

J. RIES (éd.), *Érasme et la montée de l'humanisme. Naissance d'une communauté européenne de la culture* (Homo religiosus, 7), Centre d'Histoire des Religions, Université de Louvain-la-Neuve, 2001, 17 x 25, 214 p., EUR 25.

Ce volume est le fruit d'un colloque de la revue *Notre Histoire* de Paris et du centre d'histoire des religions de Louvain-la-Neuve. Dans l'introduction, J.-P. Massaut nous fait découvrir dans la théologie érasmiennne l'idéal humaniste de concorde et de réconciliation. J. Ries présente les figures attachantes des premiers humanistes chrétiens que furent Nicolas de Cuse (dans son *De pace fidei*), Marsile

Ficin (qui mit en lumière Platon) et Jean Pic de la Mirandole (auteur du *De dignitate hominis*) : ils sont à la base du dialogue des religions. J.-M. Counet souligne l'impact de Nicolas de Cuse dans la tentative de conciliation avec les Orientaux au concile de Ferrare-Florence en 1438. Sa théologie, dans le *De docta ignorantia*, n'équivaut pas à celle de Barlaam, où l'essence inaccessible de Dieu rend impossible toute participation humaine, car, en culminant dans la personne du Christ, Homme-Dieu, elle comporte une dimension affirmative et non seulement négative, permettant de dépasser les exclusives du rationalisme et du fidéisme. J.-Cl. Margolin (auteur de l'ouvrage *Érasme, précepteur de l'Europe*) présente ensuite la position de la papauté depuis le concile de Bâle jusqu'à celui de Trente. M. Mund-Dopchie, pour sa part, considère que, si les humanistes ont assuré des fondements scientifiques aux rêves de Chr. Colomb, ils n'ont pas néanmoins perçu tout l'intérêt de sa découverte de l'Amérique en 1492. Quant à J.-Fr. Gilmont, il estime que, si le livre depuis Gutenberg a favorisé la réflexion solitaire, c'est toutefois la parole qui prévalut dans l'humanisme. Chr. Loubet traite de la dévotion moderne et de la renaissance des arts en Flandre et en Italie de 1420 à 1570. Enfin, Fr. Pichon nous sensibilise à la figure de Noé dans les *Illustrations de Gaule et singularités de Troie* de Jean Lemaire des Belges (dans l'optique du recours à l'autorité biblique pour fonder les contours de l'Europe chrétienne). On ne peut que se réjouir de ces aperçus éclairants, dignes de la remarquable collection fondée par l'abbé Julien Ries. – J. FILÉE.

Paola TRAVERSO, « *Psiche è una parola greca...* » *Forme e funzioni della culture classica nell'opera di Freud* (Publicazioni del D.AR.FI.CL.ET., n.s. 194), Genova, Compagnia dei Librai, 2000, 16.5 x 22, 300 p., ISBN 88-86620-77-2.

En 1991, Paola Traverso a présenté le premier état de cette thèse à l'Université de Gênes, puis est devenue professeur-assistante à Wuppertal, en Allemagne. Ceci lui a permis d'approfondir sa lecture de Freud (1856-1939) dans le texte, conciliant ainsi en quelque sorte la rigueur germanique avec la clarté latine. Son étude porte sur les vrais débuts de Freud, c-à-d. les cinq années qui séparent les *Études sur l'hystérie* (1895) de l'*Interprétation des rêves* (1900). La citation de la couverture, *Psychè est un mot grec*, est précisément celle, d'inspiration virgilienne, que Freud a placée en épigraphe à son *Interprétation des rêves*. P. Traverso a choisi cette période où Sigmund cherchait sa voie et faisait un usage peu apparent mais assez fréquent tout de même de la culture grecque, si prisée en Allemagne vers 1900, dans l'espoir de conférer plus de respectabilité à ses théories qui heurtaient l'opinion courante. En fait, dit-elle, Freud vient du positivisme et a toujours espéré faire de la psychanalyse une science « exacte », convaincu qu'elle ne faisait que traduire des complexes chimico-organiques, sans pouvoir jamais le prouver... Pour lui, le concept de *Psychè* n'est qu'un postulat provisoire, une métaphore pour quelque chose d'indéfinissable. Il prend les métaphores du monde grec (et, après 1900, les mythes également) comme des « preuves de substitution » pour ses thèses. Aristote est utilisé parce qu'il met les rêves en continuation avec la vie courante (même s'il n'y accorde aucune valeur) ; tandis qu'Artémidore apporte un premier essai ingénieux d'interprétation symbolique des rêves, mais pour connaître l'avenir. Par ailleurs, Freud préférerait ne pas lire Nietzsche, trop proche de lui, pour ne pas subir son influence, car il voulait trouver une voie originale grâce à ses patients et à ses discussions épistolaires avec le docteur Fliess de Berlin. — La psychanalyse est toujours restée une théorie herméneutique et Freud a besoin de la métaphore pour se faire comprendre ; faute de preuves « réelles », il a construit des hypothèses toujours révisables. La métaphore est une nécessité épistémologique qui se substitue au réel, dit P. Traverso, par exemple pour expliquer les rêves par l'existence d'un appareil psychique nécessaire mais hypothétique. Elle montre le dynamisme des références classiques et leur fonction. Mais elle fait remarquer que la culture grecque de Freud était assez superficielle et qu'il comprend assez mal Platon. Si utiles qu'elles soient, les métaphores sont cependant venues après les découvertes freudiennes et

seulement pour les appuyer et les expliquer. L'A. ajoute un Appendice à son texte pour étudier l'usage des références littéraires latines qui sont assez fréquentes dans la prose de Freud. — Dans son premier chapitre, Paola présente une revue critique des principales études freudiennes, puis elle retrace le parcours de ses découvertes en France avec Charcot jusqu'à ses *Études sur l'hystérie*. Son livre s'achève sur la bibliographie. — B. CLAROT, s. j..

H. MIZUNO (éd.), *Médailleurs nervaliens. Onze études à la mémoire du Père Jean Guillaume*. Textes réunis par H. M. (Études du romantisme au Japon, 2), Saint-Genouph, Librairie Nizet, 2003, 15 x 21, 180 p., br. £ 85, ISBN 2-7078-1282-X.

Cet hommage de onze nervaliens s'inspire du titre d'un article de Jean Guillaume (1918-2001) et éclaire certains aspects de Nerval et de son redécouvreur. Michel Brix rappelle d'abord ce que les études nervaliennes doivent au patient travail du professeur de Namur depuis 1963 : la redécouverte par étapes des textes authentiques des *Chimères*, *Pandora*, *Aurélia* et la nouvelle édition de la Pléiade avec Cl. Pichois. Christine Bomboir relate son interview de l'excellent poète wallon qu'était J. Guillaume et le début de sa vocation nervalienne à partir de sa thèse sur Van Lerberghe. Précisons que la vocation provint d'une mise en demeure de l'Académie belge qui avait édité le premier des trois tomes de sa thèse où il appliquait sa méthode personnelle du mot-thème ; il lui fallait montrer la valeur de sa méthode pour un autre auteur. Piqué au vif, le Père choisit une des œuvres les plus obscures d'un poète français et analysa *Les Chimères*, que Nerval déclarait aussi obscures que Hegel. L'examen fut réussi et Jean se prit de passion pour Nerval. Lieven d'Hulst s'intéresse aux traductions de ses poèmes wallons en français par le poète lui-même et à ses diverses prises de position à ce sujet. J.-Cl. Polet parle de Léon Bloy. Pour J. Bony, le récit nervalien de *La main enchantée*, imité d'Apulée, révèle l'inconscient sexuel du poète. M. Milner et J. P. Mitchovitch précisent les motifs de l'insuccès de sa pièce, *Léo Burckart*, due en partie à A. Dumas. — Nous avons particulièrement apprécié les quatre articles suivants. « La double poésie de G. de Nerval », par J.-L. Steinmetz, concerne les odelettes et les sonnets qui, malgré leur petit nombre, ont classé Nerval au premier rang des poètes romantiques. Les odelettes sont des poèmes de jeunesse, de huit à vingt vers, avec une seule pensée chaque fois ; « poésie légère et brillante » qui réhabilite la poésie populaire. Les sonnets sont écrits entre 1841 et 1852, dans des périodes de « folie » et vont du désespoir à la résignation. Nerval y regrette le paganisme, prône un certain panthéisme et aboutit à une sagesse, à l'apaisement. Avec « L'Orient dans Aurélia », G. Chamarat explore le monde du rêve et du délire nervaliens entre 1850 et 54. La mort d'Aurélia fut pour le poète un coup terrible. Son dernier ouvrage rappelle le *Voyage en Orient* et sa recherche de l'origine des religions. Dans la première partie du récit, il rêve d'un retour aux dieux païens et d'une déesse protéiforme. Plus tard, le Dieu chrétien surgit, assez équivoque. Chamarat parle de spiritualisme diffus, sans acte de foi chrétienne et qui aboutit à un syncrétisme religieux. Dans « Littérature et philosophie », H. Bonnet est plus affirmatif et voit le Christ vainqueur chevaucher entre Aurélia et Nerval. Enfin dans « Le Christianisme dans la seconde partie d'Aurélia », H. Mizuno rédige un texte exemplaire dans la ligne de J. Guillaume. Il reconnaît le syncrétisme et le panthéisme dans la première partie de l'œuvre ; mais dans la seconde, Nerval pense au Christ et au christianisme à cause d'Aurélia (M^{me} Houssaye) morte en chrétienne. Il sent qu'il a défié son amour pour Aurélia, mais que Dieu peut lui pardonner. Il se déclare sorti des cercles infernaux et rentré dans « les voies lumineuses de la religion ». Nerval voit son amie au ciel et le mot pardon signé du sang du Christ. En outre, au début et à la fin du récit, il se réclame de Swedenborg qui était chrétien (luthérien). Le père Guillaume était arrivé à peu près aux mêmes conclusions, mais avec plus de prudence, dans son article : « L'évolution religieuse de Gérard Labrunie devenu Gérard de Nerval », *La Nouvelle Revue Théologique* (1996), p. 385-397. — La variété de ces interprétations reflète la

complexité de Nerval. J. Guillaume admettait que la psychanalyse allait probablement renouveler la compréhension de Gérard, mais il avouait son incompetence totale en ce domaine. – B. CLAROT, sj.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Stephen EVERSON (éd.), *Ethics* (Companions to Ancient Thought, 4), Cambridge, University Press, 1998, 15 x 23, 300 p., br. £ 15.95, rel. £ 45.

Ce recueil de textes dans lesquels des spécialistes examinent différents problèmes et aspects de l'éthique ancienne est le quatrième dans la série *Companions to Ancient Thought* ; les précédents volumes portaient sur l'épistémologie, la psychologie et (la philosophie de) la langue. L'éditeur vise un public d'étudiants en philosophie, pour qui les textes anciens ne sont accessibles que par le biais de traductions, mais qui sont déjà familiarisés avec les instruments analytiques de la philosophie contemporaine (anglo-saxonne). Contrairement à la coutume, les auteurs des contributions ne se limitent pas à Platon et Aristote : la philosophie dite post-aristotélécienne, c'est-à-dire la philosophie hellénistique, occupe en effet une place considérable dans ce volume. Demeurent exclus, ou presque, les philosophes postérieurs : les commentateurs d'Aristote (à l'exception d'Alexandre d'Aphrodisie, qui est cité quelques fois), les néoplatoniciens (catégorie qui recoupe en partie celle des commentateurs) et la tradition platonicienne précédant le néoplatonisme. Bien que ce recueil se présente comme une introduction, les auteurs des contributions n'ont pas évité l'originalité et la controverse. Cette attitude courageuse mérite d'être applaudie, car on dispose déjà de trop d'introductions générales, qui ne font que se répéter. L'éditeur lui-même examine dans un chapitre introducteur la caractérisation générale de l'éthique ancienne comme une théorie des vertus. Il souligne ainsi le caractère propre de l'éthique ancienne, sans réduire sa complexité ni exagérer les différences avec la philosophie moderne. Le deuxième chapitre, qui a été confié aux bons soins de Charles Kahn, traite de l'éthique pré-platonicienne (d'Homère jusqu'à Socrate inclusivement) et examine les notions du bonheur (εὐδαιμονία) et de la justice. Dans sa contribution sur l'éthique de Platon, C. C. W. Taylor cherche à établir l'existence d'une évolution dans la pensée de Platon, dont la *République* constituerait le tournant. Everson lui-même s'est chargé d'un chapitre sur Aristote. Il y défend une lecture « inclusiviste » de la notion du bonheur, ainsi qu'il apparaît dans l'*Éthique à Nicomaque* et les *Magna Moralia*. D'autres aspects de l'éthique aristotélécienne, notamment le problème du comportement intentionnel (y compris les concepts de βούλησις, προαίρεσις et δ'ἄκρασία) et la tension entre les particularités des situations concrètes et la généralité des principes moraux, sont examinés dans la contribution de John McDowell. David Sedley soutient une thèse originale et attractive dans son chapitre sur Épicure, en essayant de démontrer l'existence d'une analogie structurelle entre la physique et l'éthique épicuriennes. L'éthique stoïcienne est traitée de manière approfondie par Terence Irwin, qui cherche à démontrer sa cohérence interne, tout en l'interprétant par rapport à Socrate et à Aristote et en exploitant la distinction entre les fins (τέλος, *finis*) et les objectifs (προκειμενον, *propositum*). Julia Annas élucide la position éthique des Sceptiques anciens, prend soin de la séparer de celle du scepticisme moral de la Modernité, et l'évalue de façon critique. En fin de compte, leur position s'avère décevante, puisque l'analyse sceptique s'arrête justement là, selon Annas, où la discussion devient intéressante. Dans une contribution assez polémique, Susan Sauvé Meyer discute le problème perpétuel du déterminisme et de la liberté morale, en examinant les positions d'Aristote, des Stoïciens, d'Épicure et de Carnéade, et en rejetant l'interprétation d'Aristote donnée par Alexandre d'Aphrodisie. Avec cette contribution se clôt ce volume à la fois instructif et stimulant. – J. OPSOMER.

P. SCARPI (éd.), *Le religioni dei misteri*. Volume I. *Eleusi, Dioinismo, Orfismo* (Scrittori greci e latini), Fondazione Lorenzo Valla / Arnoldo Mondadori, 2002, 13x 20, LXXXII + 692 p., br. EUR 27, ISBN 88-04-50317-3.

Ce volume est le premier d'un dyptique consacré aux textes relatifs aux religions à mystère : Éléusis, dionysisme et orphisme ici, Samothrace, Andania, Isis, Cybèle et Attis, enfin Mithra, dans le second volume. Le projet est du plus haut intérêt dans la mesure où ces textes n'ont jamais fait l'objet d'un véritable corpus et parce que, s'agissant de religions ésotériques, souvent soumises à la règle du secret, les quelques lambeaux de sources dont nous disposons revêtent une importance absolument fondamentale pour comprendre la nature et la dynamique de ces cultes. — Paolo Scarpi, que tous les spécialistes de la religion grecque connaissent, notamment pour sa belle édition d'Apollodore, propose d'abord une copieuse introduction (40 p.) qui aide grandement le lecteur à comprendre les enjeux historiques et historico-religieux de ce corpus et à s'orienter dans la *selva oscura* des religions à mystère, nombreuses, diversifiées, intrigantes. Il nous explique aussi ce qu'il faut entendre au départ par « mystère », ou mieux « mystères » au pluriel (μυστήρια en grec), à savoir des fêtes culturelles publiques, inscrites dans les calendriers sacrés de diverses cités grecques. Avec le temps, le sens évolua vers une célébration contenant un « message », transmettant une « connaissance » qui concernait en général le passage des dieux dans l'autre monde, leur « passion », d'où, au terme de l'évolution sémantique, le sens moderne de « mystère ». La fonction de ces célébrations était précisément d'abolir temporairement la frontière entre vie et mort, entre dieux et hommes, pour rendre plus intelligible et plus accessible le destin historique de l'humanité. L'A. précise soigneusement le sens des divers termes liés à ces célébrations (ὄργια, τελετή, μύησις). Il explore ensuite les modalités de ces rites, notamment leur caractère secret et leur rapport avec l'initiation. Il met bien en évidence l'évolution historique que subissent les μυστήρια et l'importance du modèle éléusien jusqu'aux époques récentes, y compris l'époque chrétienne, mais surtout il souligne la difficulté de faire entrer ces divers phénomènes à l'intérieur d'une catégorie ou d'une typologie, historique ou phénoménologique, bien définie, de tracer une genèse et un développement linéaire, donc notamment de mesurer l'impact des religions à mystère païennes sur l'eschatologie chrétienne. — Le corpus que nous propose P. Scarpi est le fruit d'un choix, dicté par le souci d'informer de la manière la plus complète sur les divers aspects de ces cultes. Il s'agit parfois de textes obscurs que seul le commentaire ingénieux de l'A. nous rend « vivants » et de textes objets de stratifications chronologiques complexes qui rendent leur contextualisation délicate. Ne font pas partie de ce recueil le pythagorisme et les Adonies, ce dont l'A. s'explique aux p. XXXVII et s. (avec des arguments convaincants). Enfin, au terme de l'introduction, Scarpi retrace, dans ses grandes lignes, l'histoire des études sur les religions à mystère : Schelling et Creuzer, Lobeck et Otto, Kerényi et Frazer, Jensen et Cumont, Pettazzoni enfin. — Après une trentaine de pages de bibliographie, commence la section consacrée à Éléusis, avec une brève introduction suivie de nombreux textes en grec et en traduction italienne (A. Mythes de fondation [23 textes] ; B. Petits et grands mystères [11 textes] ; C. Prêtrise [32 textes] ; D. Culte et pratiques rituelles [64 textes] ; E. Initiation [36 textes] ; F. Secret et interdictions [36 textes] ; G. Eschatologie [14 textes], une répartition qui est en partie formelle puisque divers textes couvrent naturellement plusieurs thèmes). Après Éléusis viennent le dionysisme et l'orphisme, selon une structure analogue. Chaque texte est l'objet d'un commentaire situé aux p. 441-678. — Paolo Scarpi nous a donné un instrument de travail de toute première utilité et qualité, qui constituera une base fondamentale pour les études historico-religieuses à venir non seulement sur les religions à mystère, mais en général sur les conceptions religieuses grecques, sur le culte et sur la prêtrise. On attend avec impatience le volume II. — Corinne BONNET.

V. E. VERNOLE, *Servius Tullius* (Storia delle religioni, 15), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 17 x 24, 214 p., br., ISBN 88-8265-206-8.

Le lecteur intéressé par le sixième roi de Rome risque d'être induit en erreur par un titre aussi concis. C'est qu'il ne recouvre ni une synthèse historique sur Servius Tullius, ni une analyse détaillée portant sur l'intégralité de son règne. En fait, le but principal du livre est d'éclairer les aspects du règne de Servius Tullius en rapport plus ou moins étroit avec les problèmes religieux. — Le premier chapitre, relativement court (p. 11-47), montre le caractère toujours ouvert aujourd'hui du problème de Servius Tullius, et cela grâce à un réexamen rapide des ouvrages de R. Thomsen (*King Servius Tullius*, 1980) et de G. Dumézil (*Servius et la Fortune*, 1943). Mais l'essentiel se trouve dans le deuxième chapitre (p. 49-161) qui, étudiant les traces laissées par « Servius Tullius dans la mémoire de la cité », passe systématiquement en revue les données religieuses, qu'il s'agisse des temples de Fortuna, du sanctuaire de Dius Fidius, de celui de la Diane de l'Aventin, de la zone sacrée du Forum Boarium, d'Hercule, des cérémonies du triomphe, pour ne citer que ces éléments principaux. Quant au troisième et dernier chapitre (p. 163-198), intitulé « Le altre memorie », il approfondit le « volet étrusque » du dossier de Servius Tullius, à savoir ses rapports avec Mastarna, essentiellement bien sûr à travers le discours de Lyon et les peintures de la Tombe François. — Sans qu'il soit question d'entrer ici dans des discussions de détail, on aura plaisir à noter que l'A. prend très heureusement ses distances à l'égard de ce qui s'écrit actuellement (surtout dans son propre pays) sur ce qu'on pourrait appeler « l'hiérogamie romaine ». Il était effectivement urgent de remettre sur cette question les pendules à l'heure, et les réflexions de V. E. Vernole devraient, espérons-le, contribuer à assainir le dossier. On aurait toutefois souhaité que sa critique aille parfois plus loin. Ainsi certains motifs qu'accepte encore le savant italien auraient eux aussi pu faire l'objet d'un processus de décantation : on songe par exemple à l'interprétation de Tanaquil, comme « hypostase divine » de Fortuna, ou à l'historicité de l'asylum du temple de la Diane de l'Aventin. — Pour faire bref, on dira que ce travail minutieux et approfondi, riche de réflexions toujours clairement présentées, constitue une pièce importante à verser au dossier de Servius Tullius, mais que, tout utile qu'il soit, il ne le ferme pas. On attend toujours sur le sixième roi une véritable synthèse convaincante et satisfaisante. — J. POU CET.

H. S. SCHIBLI, *Hierocles of Alexandria*, Oxford, University Press, 2002, 14 x 22.5, XVI + 415 p., rel. £ 60, ISBN 0-19-924921-0.

Ce livre ne comprend pas seulement une monographie, comme le titre le laisserait supposer, mais également une traduction en anglais de toute l'œuvre du Néoplatonicien alexandrin pour autant qu'elle soit préservée : le commentaire sur les *Vers d'Or des Pythagoriciens* dans son intégralité, et les fragments de l'ouvrage *De la Providence*, préservés chez Photius. La traduction de Schibli est la première en anglais à se baser sur des éditions critiques. L'introduction de cent soixante-trois pages constitue une véritable monographie, elle aussi la première en anglais. En outre, Hermann Schibli est l'un des rares chercheurs du néoplatonisme publiant en anglais qui tire profit de toute la richesse de la recherche francophone et allemande. L'A. a des connaissances très solides du néoplatonisme, il maîtrise la littérature secondaire, et ses jugements sont sains et bien réfléchis. L'histoire du néoplatonisme alexandrin, qui constitue la première partie de son introduction, est d'une excellente qualité. Son aperçu du système philosophique de Hiéroclès est également solide. L'A. embrasse les arguments d'Ilsetraut Hadot contre la vieille thèse de K. Praechter, selon laquelle Hiéroclès, en tant que représentant du néoplatonisme alexandrin, aurait adopté une version du néoplatonisme très simplifiée par rapport au néoplatonisme athénien. Praechter avait établi la *communis opinio* (partagée par, entre autres, Th. Kobusch et N. Aujoulat), selon laquelle Hiéroclès aurait identifié le Démiurge au premier

principe. Schibli résume de façon très nette les arguments qui permettent de rejeter cette hypothèse. Il prend clairement position contre une autre idée assez répandue : contre Th. Kobusch (qui croyait pouvoir discerner des éléments chrétiens dans la philosophie de Hiéroclès) et N. Aujoulat (qui a suggéré que Hiéroclès aurait fait des concessions au monothéisme chrétien), Schibli souligne la continuité de la pensée de Hiéroclès avec le néoplatonisme païen : rien dans les écrits de l'Alexandrin ne porte à croire qu'il n'était pas un philosophe et théurgien païen comme les autres. En général, l'A. suit donc les interprétations d'I. Hadot. Parfois, il s'est laissé entraîner par le désir de souligner l'harmonie entre Hiéroclès et les Néoplatoniciens athéniens : ainsi soutient-il que, selon Proclus aussi, la matière est créée par le Démon, ou, du moins, par l'Un à travers le Démon (p. 65). Or, il n'en est rien : chez Proclus la matière est directement produite par l'Un, sans intermédiaires. Il s'agit bien sûr de questions de détail qui ne concernent pas directement l'interprétation de Hiéroclès et qui n'enlèvent rien aux grands mérites de cet ouvrage. Une monographie comme celle-ci, qui présente de façon judicieuse les résultats de la recherche francophone (et allemande) au monde anglo-saxon, mérite tous les éloges. Les traductions contenues dans ce même livre pourraient toutefois présenter un intérêt plus important encore. Avec davantage de bonnes traductions en anglais, on peut espérer que les études néoplatoniciennes pourront s'étayer dans le monde anglo-saxon également. – J. OPSOMER.

Simplicius. Commentaire sur le Manuel d'Épictète. Tome I : Chapitres I-XXIX. Texte établi et traduit par Ilsetraut HADOT (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13.5 x 20, CLXXII + 184 p., rel. FRF 380, ISBN 2-251-00493-9.

La *Collection des Universités de France* continue la publication des principaux textes néoplatoniciens. Ce volume-ci est le premier tome de ce qui constitue en fait l'édition mineure du *Commentaire sur l'Encheiridion*. L'édition majeure a été publiée en 1996 dans la série *Philosophia antiqua* (Simplicius, *Commentaire sur le Manuel d'Épictète*. Introduction et édition critique du texte grec par Ilsetraut HADOT, Leiden - New York - Köln, Brill). Par rapport à la précédente, cette nouvelle édition ajoute une traduction et un commentaire (sous la forme de « Notes complémentaires », comme il est de coutume dans la CUF). Afin de faciliter la compréhension de l'articulation du texte, l'éditeur a inséré des titres dans sa traduction. L'apparat critique a été simplifié par rapport à celui de l'édition majeure, et ne semble pas contenir de nouveau matériel, pour autant que j'aie pu le vérifier en examinant quelques passages sélectionnés au hasard. Comme le signale l'éditeur elle-même (p. CXXVI), l'apparat a été rédigé par C. Luna à partir de l'édition de 1996. Le texte contient une dizaine de leçons différentes de celles adoptées dans l'édition majeure (cf. p. CXXVI, n. 1). L'édition est précédée d'une longue introduction, qui consiste, pour partie, en une réélaboration de l'exposé de l'édition de 1996. Elle est toutefois complètement revue et augmentée et constitue – malgré certaines prises de position sujettes à controverse – une belle introduction à Simplicius, à son œuvre, et au *Commentaire* sur Épictète en particulier. L'introduction comprend des chapitres sur la vie et l'œuvre de Simplicius, sur sa théologie, sur la place de ce *Commentaire* dans l'enseignement néoplatonicien (ce chapitre consiste en une discussion portant sur le système des vertus, sur la réception néoplatonicienne de l'apathie stoïcienne et de la métriopathie aristotélicienne, et sur la fonction du *Commentaire* comme exercice spirituel), sur la théorie de Simplicius concernant la destinée des âmes (les problèmes de la Fatalité, de la Providence, du pouvoir de détermination ou libre arbitre), sur l'histoire du texte (pour cette dernière question, il vaut mieux, bien sûr, consulter l'édition majeure ; M^{me} Hadot renvoie en outre le lecteur à deux de ses propres articles). — Je voudrais ajouter quelques remarques à propos de la relation entre Proclus et Simplicius et des parallèles, signalés par M^{me} Hadot, relatifs au problème du mal. Dans son introduction (p. XLIX-XL), I. Hadot cite quelques arguments de Proclus, en les comparant à ceux de Simplicius. Elle en tire la conclusion que Simplicius a connu le système de Proclus. Ceci est sans

doute vrai, mais il faut toutefois tenir compte de la possibilité – la probabilité – que Simplicius tenait ses arguments surtout de Jamblique (voir, p. ex., *Simpl., in Cat.*, 418, 5-6), qui serait alors leur source commune. En vue d'une évaluation plus correcte de la relation entre le *Commentaire* et le traité procléen *De malorum subsistentia*, il ne faut d'ailleurs pas seulement citer des parallèles, mais également signaler les divergences : une différence importante consiste dans le fait que, pour Proclus, les maux se situent aussi bien dans les corps individuels que dans certains âmes (âmes raisonnables humaines comme âmes irrationnelles), tandis que Simplicius tend à réserver les véritables maux aux âmes raisonnables, en suggérant que les maux se trouvent dans les âmes irrationnelles à un degré beaucoup moindre, et en niant que les maux du corps soient de vrais maux (XIV, 113 et s.). — Il faut, en tout cas, se féliciter de la parution de ce beau volume, puisqu'il rend accessible à un large public, grâce à une traduction de la fois précise et de lecture aisée, un texte néoplatonicien fort intéressant.

J. OPSOMER.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

J.-P. BRACHET, *Recherches sur les préverbes de- et ex- du latin*. (Collection Latomus, 258), Bruxelles, Latomus Revue d'Études Latines, 2000, 16 x 24, 400 p., br., ISBN 2-87031-199-0.

Sviscerare i meccanismi sottostanti, in latino, alla preverbazione, nella fattispecie quella basata su *de-* e *ex-*, è il fine che Jean-Paul Brachet si propone di perseguire in una monografia esaustiva e ben congegnata. La tipologia della preverbazione (categoria metalinguistica al cui dominio i moderni hanno inflitto un restringimento abbastanza drastico se confrontata con la corrispondente concezione degli antichi), la necessità di segnare un *limes* tra preposizione e preverbo, tra univervazione e composizione propriamente detta, la ricerca di sistemazione e sistematizzazione di nozioni, quali quelle di *rinforzamento*, *intensità* e *compimento*, ereditate dalla tradizionale riflessione su cosa distingua un verbo munito di preverbo rispetto alla forma base corrispondente (limite insuperabile anche per la più accorta teoria funzionalista, tutta rivolta all'individuazione della ridistribuzione dei carichi informativi nell'ambito dell'enunciato), sono i principali luoghi di snodo di questa ricerca che, condotta con acribia filologica e intuizione linguistica insieme, induce il lettore a ripercorrere le peripezie semantiche e/o morfosintattiche alla base del completo rovesciamento di significato subito da **dē* > lat. *de-*. Un rovesciamento, quello che ha reso ablativo questo preverbo in origine direttivo, che, richiamando una nota distinzione di matrice benvenistiana, sembrerebbe, quasi, celare in seno alla *histoire du mot* il mistero dell'asimmetria che regola in latino la ripartizione dei prefissi di valore ablativale : tre (*ab-*, *de-*, *ex-*) sono infatti i termini cui, a livelli diversi, il latino ricorre nell'espressione di questo significato. La presenza di *de-* oltre a non consentire la sovrapposizione, altrimenti possibile, del sistema del latino a quello del greco, impone, d'altra parte, da un punto di vista strettamente strutturale, una ripartizione dei tre termini tra *de-/ab-* da un lato (concorrenti almeno in principio solo parzialmente, giacchè orientati in maniera opposta : centripeto il primo, centrifugo il secondo) ed *ex-* dall'altro. Comprendere il rovesciamento semantico di *de-* consentirà, allora, non solo di delinearizzare ciò che in sincronia si dimostra opaco e imperscrutabile (valga come esempio, tra i tanti addotti dall'autore, il caso di espressioni del tipo *uxorem deducere domum, coloniam deducere, deducere aliquem ad magistratum*, incomprensibili accettando la tradizionale interpretazione di lat. *de-* tanto come ablativo orizzontale « allontanandosi da », quanto di ablativo verticale « dall'alto verso il basso »), ma anche di comprendere la progressiva recessione subita da lat. *ab-* (significativamente assente dagli intenti programmatici dell'autore che lo recupera solo nella misura in cui si dimostra utile, per contrasto, alla comprensione di *de-*) a seguito della pressione esercitata da *de-*, la cui sorte favorevole è debitrice alla

sempre crescente tendenza all'astrazione. Da « direttivo » (lungo questa linea si collocerebbero i cosiddetti verbi di « destinazione », del tipo lat. *dedicare, dedere, devolvere...*) a « delimitativo » o anche « determinativo » (lat. *delimitare, demetari, depilare, definire*), procedendo lungo una linea segnata da progressiva astrazione il processo culminerà nell'impiego più grammaticalizzato generalmente noto come « aspettuale » (quello cui si suole far ricorso laddove il contrasto tra il preverbato e la propria base si « riduca » alla considerazione, nel preverbato, dei risultati finali : cfr. lat. *cernere ~ decernere*) e, infine, in un *modus* di transitivizzazione di verbi primari originariamente intransitivi (cfr. *deplorare ~ plorare*). Meno ampio, perché assai meno problematico, lo studio di *ex-*, orientato a respingere nozioni inveterate quanto fallaci, in *primis* quella, aspettuale, di « compimento » : è il caso notissimo di lat. *efficere ~ facere*, coppia nella quale il preverbato deve il proprio valore alla *preposizione che introduceva il complemento portatore dell'informazione principale* e che, trovatisi ad un certo punto priva del proprio centro, è stata recuperata nell'economia frasale con altri fini. Impossibile, ancora una volta, cercare nella sincronia la spiegazione ad un fenomeno la cui ragione d'essere risiede nella propria storia. Filo rosso tra questi elementi la sapiente mano con cui il Brachet, dall'*histoire de la racine* fino alle espressioni codificate nel diasistema latino, induce all'esame dei fenomeni in gioco e del loro contesto. – Francesca DRAGOTTO.

R. ONIGA (éd.), *Il plurilinguismo nella tradizione letteraria latina* (Lingue, culture e testi, 6), Roma, Il Calamo, 2003, 17 x 24, 348 p., br. EUR 30, ISBN 88-88039-57-0.

Ce recueil, qui s'insère dans le cadre des travaux du *Centro internazionale sul plurilinguismo* (Udine), a pour but d'étudier le phénomène complexe du plurilinguisme à l'intérieur d'un système littéraire précis : celui de la tradition latine. L'objectif est de mettre en exergue les traits constitutifs du plurilinguisme littéraire en étudiant l'usage qu'en ont fait des auteurs importants depuis les origines de la littérature latine jusqu'au Bas-Empire avec des projections vers l'époque médiévale et la période moderne. Le premier auteur à appliquer le plurilinguisme de façon systématique est Plaute. La contribution de M. Babić (« Fremdsprachliches in Plautus' *Poenulus* ») présente une analyse de la seule comédie où la présence d'un passage en langue punique vient s'ajouter au bilinguisme gréco-latin traditionnel dans la *palliata*. L'utilisation de mots grecs est un trait particulier de la langue de Plaute qui trahit une certaine familiarité du public avec la langue et la civilisation grecques. Le passage en punique met en évidence une caractéristique du plurilinguisme littéraire, destiné à une grande fortune. Depuis Aristophane jusqu'au théâtre moderne, la présence de l'étranger donne un ton exotique et assure plusieurs effets comiques, fondés sur le jeu des équivoques. Le comique de la scène de Plaute réside dans le fait que l'esclave Milphion, qui s'offre comme interprète entre son maître et le Carthaginois Hannon, bien qu'il se targue d'une bonne connaissance de la langue punique, ne parvient à comprendre que le salut et le nom de son interlocuteur. Les propos du Carthaginois sont traduits au gré de sa fantaisie. Les traductions improvisées mettent en colère Hannon, qui, en réalité, sait bien le latin. L'étude de M. Bettini (« *Graphicus -ice* e alcuni riferimenti plautini alla pittura ») approfondit le thème de l'influence culturelle du grec dans la comédie latine à travers l'étude d'un seul emprunt lexical : l'adjectif *graphicus* et l'adverbe *-ce* (< gr. γραφικός). L'étude des métaphores de Plaute relatives à la peinture montre comment l'emprunt au grec est utilisé pour exprimer un nouveau concept de « picturalité », lié à la perfection de la tromperie qui se trouve au centre des trames comiques. La satire est certainement le second genre littéraire (par ordre chronologique) où le plurilinguisme apparaît le plus. P. Poccetti (« Il plurilinguismo nelle Satire di Lucilio e le selve dell'interpretazione : gli elementi italici nei frammenti 581 e 1318 M. »), après quelques réflexions sur la conception de la *Latinitas* propre à Lucilius, encore éloignée du purisme de la prose cicéronienne et de la poésie augustéenne, illustre comment la *mimésis* linguistique constitue un des

moyens de la technique littéraire utilisée par Lucilius pour dépeindre les personnages et les milieux. L'analyse s'arrête sur les multiples problèmes philologiques et exégétiques que posent deux fragments où les italicismes sont certainement le trait stylistique le plus significatif. Le travail de M. Fucecchi (« Il plurilinguismo nella Menippea latina : appunti su Varrone satirico e l'*Apocolocyntosis* di Seneca ») est étroitement lié au précédent. Il analyse les caractéristiques de la satire ménippée, où le plurilinguisme concerne désormais le grec. Dans les *Satires Ménippées* de Varron, on dénombre 94 mots grecs et expressions dispersés dans 591 petits fragments, alors que Marx a répertorié 182 mots grecs dans les 1378 fragments de Lucilius. Le bilinguisme gréco-latin se présente depuis le début comme est un des traits fondamentaux du genre satirique, dont la marque distinctive est précisément la variété et le mélange des éléments. La contribution de F. Boldrer (« Il bilinguismo di Cicerone : *scripta Graeca Latina* [fam. 15, 4] ») se tourne vers un cas exemplaire de bilinguisme parfait en étudiant la capacité de produire des œuvres originales en grec. La production grecque de Cicéron, presque entièrement perdue, remonte à ses années de jeunesse et culmine avec son commentaire sur son propre consulat de 63. Parmi les témoignages relatifs à cette œuvre, une allusion, qui a échappé jusqu'à présent aux critiques, se trouve dans *Ad fam.*, XV, 4. Le travail de D. Vallat (« Un cas d'onomastique bilingue : les anthroponymes grecs chez Martial ») étudie un quatrième genre littéraire où le plurilinguisme joue un rôle particulier : l'épigramme. Chez Martial, les anthroponymes grecs représentent environ quarante pourcents du total. Les jeux de mots étymologiques présupposent une compréhension sémantique du mot grec. Chez Martial, le grec est présent pour décrire le meilleur et le pire dans la société romaine. Il est le reflet, d'une part, d'un philhellénisme raffiné, qui admire la grandeur de la culture grecque, et, d'autre part, d'une xénophobie face à la population d'immigrés gréco-orientaux. La profonde pénétration du grec à l'intérieur du système linguistique et culturel du latin est confirmée par A. Garcea (« Gellio, il bilinguismo greco-latino e i nomi dei colori »), qui se penche sur le chapitre II, 26 d'Aulu-Gelle. Favorinus et Fronto y discutent de la terminologie latine des couleurs en se demandant si le lexique latin doit être considéré comme pauvre face à l'énorme richesse du grec. La conclusion montre un idéal linguistique étranger à toute préoccupation puriste, mais soutenu uniquement par le prestige des attestations littéraires archaïques, lesquelles donnent la preuve que le latin aussi possède en réalité une grande abondance de termes. La contribution de G. Cifoletti (« Influssi ebraici sulle traduzioni greche e latine della Bibbia ») porte sur le latin chrétien, où le bilinguisme gréco-latin s'enrichit de l'influence d'une troisième langue : l'hébreu. Depuis la Septante jusqu'à la Vulgate de saint Jérôme, la règle des traductions bibliques est de s'astreindre à la plus grande fidélité possible à l'original, même si cet effort de littéralité implique l'introduction de nombreux hébraïsmes. L'étude examine en particulier les calques syntaxiques. On voit ainsi quelle importance a pu avoir l'influence linguistique venant de la traduction d'un texte sacré destiné à assumer un rôle central dans la tradition culturelle de l'Occident. Un autre domaine privilégié pour le plurilinguisme est celui des langues techniques. Les innovations scientifiques se transmettent en effet d'une culture à l'autre en apportant avec elles la terminologie adéquate. Cette remarque vaut surtout pour la médecine qui, née en Grèce, se diffuse ensuite dans le monde romain. L'étude d'A. Bracciotti (« *Nomen herbae selenas*. Un passo bilingue delle *Curae herbarum* ») est consacrée à un ouvrage de botanique du pseudo-Dioscoride de la basse époque, en particulier le chapitre 58 des *Curae herbarum*, où est insérée une phrase entière en grec. Les études qui suivent dépassent le cadre de l'antiquité : P. Molinelli, « Riflessi di un mondo plurilingue e multiculturale nel *Chronicon* di Andrea da Bergamo » ; M. Kienpointner, « Dante Alighieri : poeta e linguista plurilingue » ; F. Ferluga Petronio, « Monti, Kunić e la traduzione dell'*Iliade* » ; P. Paradisi, « Una forma di anticlassicismo pascolino : l'ibridismo greco-latino nei *Carmina* ». — En conclusion, les études rassemblées ici montrent que le plurilinguisme est inhérent à la tradition littéraire latine, des origines jusqu'à nos jours. La raison principale d'une telle « ouverture » du latin aux autres langues découle de la nature même de la littérature latine, qui naît avec les traductions artistiques du grec de Livius Andronicus et qui se développe en assimilant progressi-

vement de nouvelles formes d'expression et des genres littéraires grecs. Le biculturalisme de la littérature latine a pour conséquence qu'un idéal de purisme linguistique absolu est pratiquement impossible, du moins en rapport avec les hellénismes. L'ouverture vers le grec est aussi la clé pour comprendre comment le latin a réussi à s'enrichir des nouvelles contributions propres aux différentes époques. Par le biais du contact avec d'autres traditions linguistiques et culturelles, le latin a pu conserver une vitalité extraordinaire à travers les siècles, bien au-delà de la chute de l'Empire romain, jusqu'à se présenter aujourd'hui comme un facteur puissant d'identification pour la culture européenne. – Br. ROCHETTE.

A. CAVARZERE, A. ALONI & A. BARCHIESI (éd.), *Iambic Ideas. Essays on a Poetic Tradition from Archaic Greece to the Late Roman Empire*, Lanham - Boulder - New-York - Oxford, Rowman & Littlefield, 2001, 15.5 x 23, XIV + 263 p., br. £ 20.95, ISBN 0-7425-0817-X.

Cet ouvrage collectif donne une vue d'ensemble du *iambos* dès ses premières attestations en Grèce archaïque jusqu'à sa reprise par les auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive. Le but du livre, comme le précisent les éditeurs, est d'explorer ce genre poétique très hétérogène. Selon eux, parce que l'idée de genre dans l'Antiquité était fort imprécise, il faut chercher à saisir l'idée du *iambos* dans son ensemble pour bien la comprendre, plutôt que de tenter de définir ses caractéristiques et ses limites avec précision. Cette collection propose donc une vision très neuve de la controverse qui sévit au sujet des genres littéraires dans l'Antiquité tout en offrant un utile sommaire des connaissances actuelles sur la poésie iambique. — Parmi les douze études que contient ce volume, celle d'E. Bowie se distingue par l'originalité de son hypothèse : le chercheur suggère que la narration ou la relation d'un événement pourrait avoir constitué une fonction aussi importante de la poésie iambique que, par exemple, l'invective, ce qui élargit sensiblement nos perspectives au sujet de ce genre poétique. Remarquons toutefois que la plupart des exemples cités par E. Bowie présentent la narration comme faisant partie intégrante des autres fonctions du *iambos*. La contribution de G. Zanetto apporte des précisions sur l'utilisation de motifs iambiques par Aristophane, qui donnent une meilleure idée des genres iambique et comique. L. Edmunds étudie la reprise de l'œuvre d'Hippoxanthe par Callimaque, et les implications inhérentes au passage de la poésie orale à la poésie écrite, un sujet des plus discutés par les spécialistes. Quant à G. Agosti, il expose en détails les résultats de ses recherches sur la réception de l'iambe dans l'Antiquité tardive, dont les conclusions sont parfois surprenantes mais toujours fondées. Les autres articles portent sur les motifs iambiques chez le poète lyrique Alcée (A. M. Andrisano), l'influence de l'iambe dans les *Saturae* d'Ennius (A. Russo), l'usage de différents mètres, dont l'iambe, par Catulle (S. J. Heyworth), l'adaptation de la poésie iambique grecque au contexte romain par Horace dans les *Épodes* (A. Barchiesi), les liens entre les poètes Archiloque et Horace dans les *Épodes* (S. J. Harrison), la structure de l'*Épode* 14 d'Horace (L. C. Watson) et enfin la reprise de l'œuvre du grec Ésope par le fabuliste latin Phèdre (A. Cavarzere). – Marie-Claire BEAULIEU.

Homer. Iliad Book One. Edited with an Introduction, Translation and Commentary by S. PULLEYN, Oxford, University Press, 2000, 14.5 x 22.5, XI + 304 p., br. £ 12.99, ISBN 0-19-872186-2, rel. £ 40, 0-19-924279-8.

L'ouvrage est de conception classique. Une *introduction* traite successivement les points suivants : l'attrait de l'Iliade, la question homérique, la datation, l'Iliade et l'Orient, le style, les dieux, la vision de l'être humain, la transmission du texte et le travail d'ecdotique, les scolies, le dialecte homérique et la métrique. Vient ensuite, après une bibliographie sélective, l'édition avec apparat (adaptation de celui que l'on trouve dans les éditions de Cambridge) et traduction. Le texte est l'objet d'un long

commentaire qui arpente le texte vers après vers. Glossaire et index clôturent le volume. L'ouvrage s'adresse aux hellénistes « avancés » mais veut aussi aider les débutants. Ce mélange de niveaux dans la destination peut, par endroits, être bizarrement ressenti par le philologue classique. Contentons-nous d'un seul exemple : l'exposé relatif à l'ecdote débute comme suit : *If a student of English literature were minded to produce an edition of an author such as Shelley, he could go to a place where Shelley's original manuscripts are kept and examine them. In the case of classical author, the situation is very different ...* (p. 43.) La belle évidence ! — Pour ce qui est des formules nominales, il eût été utile de mieux établir la distinction entre celles que l'on peut décliner comme telles, et celles qui relèvent de la « grammaire » propre au style formulaire, avec des variations importantes quand il s'agit de passer d'un cas à un autre (p. 15 et s.). On regrette que ne soit pas suffisamment mis en valeur le lien entre la bigarrure dialectale et l'histoire de la transmission de la matière épique (mycénien / éolien / ionien/ atticisation artificielle) ; exemples : le génitif en -οιο, de l'héritage mycénien est simplement qualifié d'*archaic genitive* (p. 52) ; la mention des infinitifs en -μενα, -μεν (p. 36, n° 9) ne s'accompagne d'aucune qualification dialectologique, pas plus que la désinence -φι (p. 56, n° 8) (qui, soit dit en passant, contrairement aux dires de l'A., dépasse le cadre de l'instrumental). Et nous pourrions prolonger l'énumération. Disons cependant que ce n'est pas, chez S. Pulleyn, faute de connaître ses classiques en la matière (sa bibliographie dément cette interprétation) ; mais c'est, à tout le moins, une erreur dans la structuration de l'exposé. Regrettons encore qu'il mette sur le même pied des faits dialectaux et d'autres qui sont gouvernés par des exigences métriques (cf. p. 52, ἡγγοίησε). Dans le commentaire, nous trouvons quelques maladresses, dont celle-ci : p. 261, à propos de A 554 : « ἐθέλησθα : *we would normally expect κε or ἄν in such a sentence... but the indefiniteness is made quite clear by the pronoun ἄσσα* ». Non. Tout simplement, chez Homère l'emploi de ces particules est fort libre, et n'entre pas encore dans le cadre où la langue de la prose classique, pendant une brève période, enfermera (relativement !) la particule ἄν. Mais soyons juste : si nous avons ressenti quelque crispation, nous devons aussi reconnaître que l'ouvrage ne manque pas de qualités : les exposés relatifs aux images (p. 22-23), à la manipulation de l'hexamètre (p. 23-26), à l'humanisme homérique (p. 35-45), et d'autres encore, nous sont apparus comme agréablement présentés et pertinemment illustrés. Le commentaire est fouillé, et l'abondance des renseignements aidera efficacement dans sa recherche, le lecteur du premier livre de l'Iliade.

D. DONNET.

M. K. BROWN, *The Narratives of Konon. Text, Translation and Commentary of the Diegeseis* (Beiträge zur Altertumskunde, 163), München - Leipzig, K.G. Saur Verlag, 2003, 16.5 x 24, VIII + 406 p., rel. EUR 88, ISBN 3-598-77712-4.

Il n'existe guère d'études d'ensemble sur le mythographe Conon. On peut citer, tout au plus, U. HOEFER, *Konon, Text und Quellenuntersuchung*, Greifswald, 1890 ; R. B. EGAN, *The Diegeseis of Konon. A Commentary with an English Translation*, Diss. University of Southern California, 1971, et, dernier venu, l'ouvrage de Brown, qui reprend une dissertation de l'Université de Berne, dans une version révisée. L'édition critique et commentée occupe les p. 47-352. Elle est suivie d'une bibliographie luxuriante et de trois index. Quant à l'introduction (p. 1-46), elle se divise en neuf rubriques : (1) la chronologie de l'auteur et de l'œuvre ; (2) le titre (*Diegeseis*) ; (3) la nature de l'œuvre ; (4) les histoires ; (5) Conon est-il rationaliste ? ; (6) les sources ; (7) la méthode de Photios dans ses extraits ; (8) la langue et le style ; (9) le texte, les manuscrits. À l'exception de deux fragments sur papyrus (voir p. 317-318), les cinquante récits de Conon nous sont connus par Photios qui, dans sa *Bibliothèque*, en offre des résumés, après avoir prévenu que l'auteur a puisé à un grand nombre de sources anciennes. D'où les tâtonnements de la *Quellenforschung*, si appréciée par la grande philologie allemande. Comme Brown le remarque (p. 1), chaque histoire a une

localisation particulière : nous trouvons, là encore, un élément de variété extrême, qui complique la tâche du commentateur. Enfin, troisième sorte de problèmes, Conon nous présente des versions de mythes qui sont souvent en contradiction avec celles habituellement proposées, ainsi que des mythes inconnus par ailleurs. La troisième section (p. 8-14), qui aborde la nature de la collection, permet à Brown d'insister sur ses idées : les δ . de Conon, dit-il, ne sont pas ordonnées suivant un plan logique. Elles se succèdent au hasard (p. 8) ; le travail du mythographe est avant tout une compilation, un groupement d'histoires disparates empruntées à des sources variées (p. 12). La quatrième section, la plus importante, s'intitule *The Stories* (p. 14-27). Dix-sept d'entre elles peuvent être tenues pour des « légendes de fondation » (κτίσεις). Ce type de récits a, plus qu'aucun autre, les faveurs de l'auteur, qui aime enraciner ses histoires en un lieu donné. Pareilles légendes étaient aussi très prisées par les lecteurs, surtout depuis l'époque hellénistique : Alexandre avait en effet fondé quantité de cités nouvelles. Treize histoires « étiologiques » expliquent les origines de cultes locaux. Conon combine souvent plusieurs étiologies dans un seul et même récit. Quatre δ . parlent de l'amour. Trois relèvent de la paradoxographie, fort goûtée par les contemporains de l'auteur. Deux commentent des proverbes. Trois sont assimilées à des fables ou à des paraboles. Enfin, treize s'attachent à des mythes troyens ou romains. Dans cette classification bancale, le compte n'est pas bon : plusieurs δ . appartiennent à différentes catégories et, surtout, onze d'entre elles (1, 7, 9, 25, 26, 27, 31, 32, 39, 40, 50) à aucune. La cinquième section pose la question du rationalisme de Conon à propos de trois récits seulement (1, 37, 40). Et Brown de conclure (p. 30), à bon droit, que le mythographe n'était pas du tout enclin à rationaliser ses récits. En ce qui concerne les sources (sixième section), que Conon ne cite pas volontiers, le philologue souligne la difficulté de les identifier. Avec beaucoup de circonspection il reprend les résultats obtenus par Hoefel dans sa dissertation et cite comme « sources primaires » possibles Hellanikos de Lesbos, Éphore de Cumes, Andron d'Halicarnasse, Timée de Tauroménon, Hégésippos de Mèkyberna, Callimaque de Cyrène, Apollonios de Rhodes, Hégésianax d'Alexandrie, Posidonios d'Apamée. Mais il a raison de se demander si Conon a utilisé ces sources directement ou à travers des intermédiaires hellénistiques. Avant de conclure qu'on ne saurait le dire. La septième section aborde la méthode de Photios dans ses extraits. Pour Brown (p. 39), Photios a, dans l'ensemble, rendu avec fidélité le contenu originel des δ . – ce qui est très contestable –, mais assurément pas le style de Conon. Sur ce dernier point on ne peut que le suivre : il est impossible de juger la langue et le style d'un auteur (huitième section, p. 39-44) à partir de résumés confectionnés par un autre. Là encore, l'incertitude domine. Pour finir, Brown, dans la neuvième section, s'intéresse au texte de Conon. À la suite d'E. Martini, spécialiste reconnu des mythographes grecs, il rappelle l'existence de deux familles de manuscrits, illustrées l'une par A. (*Marcianus gr.* 450), l'autre par M. (*Marcianus gr.* 451). — Cette introduction, où *non liquet* apparaît trop souvent comme la seule réponse raisonnable aux questions qui se posent, donne la mesure des difficultés qui attendent le commentateur des δ . Dans la pratique, Brown les a-t-il surmontées ? Prenons un exemple : le récit 38 (p. 261-265), que nous avons étudié d'assez près. L'édition de Photios procurée par R. Henry (*C.U.F.*) est commode pour le public francophone. Mais celle de Brown paraît meilleure. Les titres des histoires, transmis par les manuscrits, figurent dans son ouvrage, alors qu'Henry les omet. Ainsi le récit 38 s'intitule *Le Milésien ou le dépôt*. D'autre part Brown corrige une surprenante bévue qui figure dans l'édition Henry et dans l'index général de la *Bibliothèque* (*C.U.F.*) : Ἀρπάγου τοῦ Κόρου, donné par les manuscrits, étant stupide (= « Harpage fils de Cyrus »), Brown ajoute στρατηγῶδ : « Harpage, général de Cyrus ». J. A. Kanne, dès 1798, et F. Jacoby, dans les *F.G.H.*, avaient proposé cette correction, mais ce dernier n'avait pas inséré στρατηγῶδ dans son texte. Cela dit, on aboutit à une cascade de génitifs et il paraît plus élégant de considérer Κόρου comme une glose marginale à supprimer sans dommage. Pour ce qui concerne le fond, Brown estime (p. 262), que l'édifiante histoire de Glaucos le Spartiate, chez Hérodote, VI, 86, a servi de modèle à Conon. Nous pensons que ce n'est pas le cas et que les deux auteurs s'inspirent en réalité d'une source plus ancienne, un récit origi-

naire d'Asie Mineure. À ce sujet nous ferons quelques observations : alors que la δ . 38 est rangée dans les « fables et paraboles » (p. 25), Brown présente Hérodote, VI, 86 comme un *exemplum* pseudo-historique plutôt que comme une fable (p. 262). Voilà qui manque singulièrement de cohérence. Autre contradiction, quelques lignes plus bas, lorsqu'il écrit : *Whoever Konon's source was...* Il rejette avec raison la théorie d'Hofer (*op. cit.*, p. 101), qui voit dans Timée de Tauroménion la source de Conon. Mais il se fourvoie, selon nous, quand il déclare : *This anecdotal story seems to have had no fixed home, for Stobaios Flor. 3.28.21 records an Ionic version similar to Konon's*. À notre avis, les trois versions (Hérodote, VI, 86 ; Ps.-Hérodote chez Stobée ; Conon) ont un modèle commun, un conte ionien et sans doute milésien. Deux remarques de détail pour finir. Brown a raison de relever un anachronisme – qui plaide, soit dit au passage, en faveur d'une source non historique : les événements rapportés sont censés se dérouler vers 545 avant notre ère, alors que la fondation de Tauroménion date de 396. Au contraire, il se trompe quand il reprend (p. 264) le rapprochement de J. Fontenrose entre les noms de Kydiès (= Kydias) chez le Ps.-Hérodote et d'Épikydès, père de Glaucos (Hérodote, VI, 86). Tous deux sont certes dérivés de κῦδος, mais l'escroc Kydiès ne mérite pas ce patronyme flatteur et n'a, évidemment, rien de commun avec Épikydès, Lacédémonien a priori honorable. — Somme toute, le bilan apparaît mitigé. Le livre de Brown marque un progrès dans les recherches sur Conon, mais présente des imperfections. Le philologue affiche une superbe érudition – ce qui n'est pas rien –, multiplie rapprochements et références – avec parfois une tendance au *padding*, au remplissage, et une propension à tourner autour de l'auteur, un peu comme Sainte-Beuve, sans l'aborder de front –, mais il se heurte à l'ampleur de la tâche : l'extrême variété des sujets traités par le mythographe, l'absence d'unité de l'œuvre, la manière si particulière dont elle nous a été transmise, l'obscurité des sources, voilà bien des obstacles pour qui entend commenter l'intégralité des δ . Chacune des histoires possédant sa spécificité, n'aurait-il pas mieux valu se consacrer à des analyses patientes et approfondies avant de s'engager dans une synthèse ambitieuse, mais nécessairement ambiguë parce que porteuse d'incertitudes, d'approximations, voire d'erreurs et d'incohérences ? – J. PUIGGALI.

R. LÓPEZ GREGORIS, *El amor en la comedia latina. Análisis léxico y semántico* (Bibliotheca Linguae Latinae, 3), Madrid, Ediciones Clásicas, 2002, 17 x 24, 339 p., br., ISBN 84-7882-496-0.

Cette étude du langage amoureux s'intéresse au vocabulaire utilisé dans les comédies latines. Le langage sexuel précis, considéré généralement comme inconvenant, est remplacé par des euphémismes et des métaphores. M^{me} López Gregoris utilise la sémantique structurale adaptée par García Fernandez pour le vocabulaire et ses valeurs sémantiques (fréquentatifs, intensifs, réciproques, etc.) Dans le dialogue amoureux, elle distingue quatre champs lexicaux : les langages de la prostitution, du mariage, de l'homosexualité et des entremetteurs, avec leurs lexiques propres et permanents, de même que les lexiques euphémiques et métaphoriques, éphémères et variables. Si elle utilise une grande variété d'analyses, dit-elle, c'est parce que ce langage très riche exige d'être interprété d'après les contextes ; ainsi le langage érotique du client et le langage financier de la prostituée. — Dans ses conclusions, R. López souligne, outre les transformations du langage métaphorique, la distribution des fonctions et des genres dans les quatre types de langages analysés. Le langage de la prostitution serait le seul où la femme est sujet et agent, quoique avec des limitations, pour obtenir de l'argent par la séduction ; tandis que son client et parfois son amant au bordel utilisent un langage intensif et fréquentatif. Le langage des entremetteurs est celui du commerce où la prostituée représente une marchandise. Le langage nuptial concerne la procréation et une certaine liberté, mais l'épouse passe directement de l'autorité paternelle à celle du mari moyennant une certaine dot, ce qui nous ramène à une forme de négoce. La comédie joue souvent sur le viol d'une jeune citadine avec, comme punition pour le violeur, l'obligation d'épouser la jeune fille. — Féministe, l'A. a

choisi de suivre la portée sémantique et sociale de certaines constructions et d'abord le classement des fonctions et des genres dans les différents types de conversation. Ainsi elle découvre que les verbes avec sujet féminin présentent souvent un second acteur, masculin. La distribution des genres est plus nette dans le langage des amoureux ou des entremetteurs, où la femme est chosifiée par son sexe. Dans le langage nuptial, *nubo* est toujours employé avec le datif et n'admet pas de sujet féminin au passif. Toute une série d'éléments montrent que la femme joue le rôle d'objet et rarement celui d'agent, comme si elle se trouvait à mi-chemin entre un être humain et un objet inanimé. Fruit d'une thèse défendue en 1999, cette étude a profité des critiques émises par le jury. – B. C.

M. CONCHE, *Lucrèce et l'expérience*. Présentation, choix de textes, bibliographie (Noesis), Paris, Fides, 2003, 15 x 23, 223 p., br. EUR 18, ISBN 2-7621-2486-7.

Nouvelle édition de *Lucrèce*, dans « Philosophes de tous les temps », paru chez Seghers en 1967, ce volume présente d'une manière plus agréable la philosophie de Lucrèce, avec comme points d'ancrage : religion et savoir, la canonique, la physique comportant l'univers, le monde et l'âme, la sagesse. Suivent un choix de textes sur ces différents sujets, une chronologie et une bibliographie philosophique. La nouveauté réside aussi dans les appendices : en premier lieu, « Épicure et l'analyse quantique de la réalité », où M. Conche s'en prend à M. SERRES, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce : fleuves et turbulences*, Paris, Éd. De Minuit, 1977. Il critique sa vision de la notion du *minimum* et du *clinamen* chez Lucrèce. Le *minimum* de déviation qu'est le *clinamen* n'a rien à voir, dit M. Conche, avec une quantité infinitésimale qui ferait du *clinamen* « une différentielle ». Le mot *minimum* signifie « qu'il ne peut y avoir de déviation plus petite » (p. 201). L'analyse épicurienne de la réalité est une analyse quantique qui s'arrête à des minima. M. Conche critique également l'argument historique de M. Serres, présentant « la filiation de l'atomisme par rapport aux premiers essais de calcul infinitésimal ». Il n'y a pas, dit-il, de « mathématique des Épicuriens », « la doctrine d'Épicure est purement physique » (p. 205). De plus, Épicure n'est pas Démocrite, surtout du point de vue de la méthode. En Appendice II est présentée la structure du *Rerum natura* de Lucrèce. Bel ouvrage qui nous montre un Lucrèce qui n'est pas perdu dans l'actualité. « La nature a improvisé l'homme », on trouve cette vision du monde dans bien d'autres ouvrages philosophiques récents. La lecture du livre de M. Conche nous remettra sur la voie du poète. – M. HAVELANGE.

G. MANZONI, *Pugnae maioris imago. Intertestualità e rovesciamento nella seconda esade dell'Eneide* (Letteratura Greca e latina. Contributi), Milano, Vita e Pensiero, 2002, 15 x 21, 150 p., br. EUR 10, ISBN 88-343-0947-2.

Que l'*Énéide* mette en scène la revanche des Troyens sur leur passé tragique, la proposition n'a rien de bien neuf, mais il n'était pas inintéressant d'entreprendre une étude systématique des retournements de situation qui s'opèrent dans le poème virgilien soit à l'échelle interne, soit surtout par rapport à l'*Iliade*. L'ouvrage s'organise en dix-sept chapitres, dont le plus copieux est de loin le sixième, intitulé « *Aeneadae e libertas* » (p. 35-59). On y trouve d'utiles statistiques d'ordre lexical (p. ex. : p. 35 sur *Aeneadae*, p. 71 sur *ordine*, p. 128 sur *Anchisiades*), ainsi que de justes remarques sur certains échos internes (tel *Dorica castra*, II, 27 et VI, 88), ou encore sur l'usage virgilien de l'anachronisme (p. 83-84). L'A. prend pour point de départ le vers XII, 560, qui donne son titre au livre, en interprétant *pugnae maioris imago* comme une soudaine remémoration de la guerre de Troie qui traverserait l'esprit du héros : cf. à ce sujet Netta BERLIN dans *AJP* 119 (1998), p. 11-41, article absent d'une bibliographie plutôt partielle, faut-il dire. Partielle, mais surtout partielle, rejetant systéma-

tiquement dans les ténèbres extérieures la plupart des études qui viendraient contredire la thèse ultra-conservatrice soutenue par l'A., celle d'un Virgile à l'entière dévotion d'Auguste. Thèse qui en effet ne se peut plus soutenir aujourd'hui qu'en passant sous silence les arguments adverses, ou en les écartant d'un simple *penso piuttosto* (p. 34), au risque de bâillonner Virgile. – J.-Y. MALEUVRE.

J. D. McCLATCHY (éd.), *Horace, The Odes : New Translations by Contemporary Poets*, Princeton - Oxford, Princeton University Press, 2002, 16.5 x 24, 312 p., rel. £ 17.95, ISBN 0-691-04919-X.

Lorsqu'un poète, fût-il en même temps philologue, entreprend d'interpréter Horace, il faut naturellement s'attendre à une traduction qui respectera beaucoup plus l'esprit que la lettre et procédera souvent par équivalences et approximations dans l'intérêt supérieur de la poésie. C'est le cas ici. Les latinistes, comparant le texte en regard, fronceront çà et là les sourcils (p. ex. quand *Sericas*, I, 29, 9 devient « Scythian » ; quand *praesens divus habebitur / Augustus*, III, 5, 2-3 se change en « Augustus now is godlike here below », *Antiochum*, III, 6, 36 en « Herod », etc.), mais qu'importe, si Horace, arraché à une érudition parfois sclérosante – au point que toute note est ici proscrite –, brille toujours, deux mille ans après, au firmament de la littérature ? La grande nouveauté, c'est que pas moins de trente-cinq poètes, tous confirmés (cf. *Notes on the Translators*, p. 305-311), se trouvent ici convoqués pour traduire les cent et trois odes du Vénousan. Tâche inégalement répartie puisque, par exemple, Rachel Hadas prend en charge deux cent trente-six vers sur les trois mille trente-huit, tandis que Richard Wilbur se contente de vingt-quatre, mais tâche distribuée, paraît-il (p. 6), selon des critères d'affinité. Le risque, et l'éditeur en est bien conscient, était celui de l'hétérogénéité, mais d'un autre côté ces trente-cinq approches différentes relancent continuellement l'intérêt du lecteur, comme autant de fusées dans un feu d'artifice. Le contrat est rempli, la divine étincelle est transmise. À un détail près cependant, car aussi dépoussiéré et aussi modernisé soit-il, cet Horace-ci demeure, au plein sens du terme, « le vieil Horace », le seul qui s'enseigne dans nos universités, et qui est dans une large mesure la caricature du véritable Horace. Mais aussi, d'où sauraient-ils, ces interprètes venus d'ailleurs, qu'Horace n'est jamais ce qu'il paraît être, et que chaque ode est scellée sur sa propre énigme ? que, sous des masques de carton, des êtres de chair et d'os parcourent les *Odes* de bout en bout ? que telle faiblesse ou telle platitude dans un texte qui n'en manque pas, loin de devoir être gommée ou estompée, demande à être mise en vedette en tant que marque indélébile imprimée au locuteur ennemi (ainsi « Since halves, / We have to go at once... », II, 17) ?... Et cependant, comme ils sont poètes, il leur arrive plus d'une fois de compenser par la pure intuition les défaillances d'une exégèse endormie. Deux exemples seulement : ayant à traduire *finibus Atticis / reddas incolumem*, I, 3, 6-7, Daryl Hine ose écrire : « to bring him whole / And safe back from the Attic coast » (oui, si le navire partait des côtes attiques... : cf. *La mort de Virgile*, 1999, p. 60) ; quant à Stephen Yenser, il brave, après W. G. Shepherd (fameux traducteur des *Odes* et *Épodes*, 1983), le « séculairement correct » en traduisant *nec dis amicum est nec mihi te prius / obire*, II, 17, 2-3 par « Neither the gods nor I would have me fall / Before you fall yourself » (cf. à ce sujet *REA* 93 (1991), p. 92). Vive la poésie, donc, et bonne nuit aux philologues. – J.-Y. MALEUVRE.

Tite-Live. Histoire romaine. Livre XXXIII. Texte établi et traduit par G. ACHARD (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13.5 x 20, XCI + 116 p. + cartes, rel. EUR 34, ISBN 2-251-01422-5.

Déjà éditeur du *De inuentione* et de la *Rhétorique à Herennius* dans la *Collection des Universités de France*, Guy Achard fait preuve de sa capacité à maîtriser des au-

teurs et des genres différents avec la publication, dans la même collection, du livre XXXIII de Tite-Live. Mais ne s'agit-il pas toujours d'un *opus oratorium*? On conviendra de l'intérêt de ce livre si l'on se rappelle que, conduisant le lecteur de 197 au début de 195, il traite d'événements importants (bataille de Cynoscéphales, proclamation de la liberté de la Grèce, fuite d'Hannibal auprès d'Antiochus) et qu'on y lit le fameux jugement sur Polybe *non incertum auctorem* (XXXIII, 10, 10). — L'introduction reprend le plan habituel adopté pour les livres liviens dans la C.U.F. Elle s'appuie, comme les notes, sur les publications essentielles concernant l'auteur, l'œuvre et la période : à preuve la « Bibliographie sommaire » de plus de cent vingt titres (corriger – ici p. LXXXIII et notes 269, 271 de l'introduction – : A. Foucher). Sans entrer dans le détail de cette riche matière, je ne pourrai évoquer que quelques développements parmi ceux qui ont particulièrement retenu mon attention. Ainsi l'étude de la place du livre dans sa décade et, plus précisément, dans la pentade dont il occupe le centre. Le problème des sources est bien résumé, avec à la fois un état de la question et une application au livre XXXIII ; retenons en particulier l'idée (déjà avancée par P. Jal) que Tite-Live a pu modifier sa méthode de travail pendant la (longue) rédaction de son œuvre : quel que soit le caractère d'évidence que peut paraître revêtir ce jugement, nous avons trop souvent tendance, me semble-t-il, à nous faire une conception schématique, simpliste, rigide du travail des Anciens, sans leur accorder la souplesse que nous pouvons connaître ; intéressantes également (à partir de Tränkle et de Briscoe) les remarques sur l'importance du problème de la transmission des textes dans l'étude des sources (p. XXII, n. 38 ; p. XXIII, n. 42) : quel état du texte de ses autorités Tite-Live avait-il sous les yeux ? (la question se retrouve dans les notes : n. 5 du chap. 12 ; n. 6 du chap. 39). Les pages XXV à XXXV proposent une bonne mise au point sur les « difficultés de chronologie », un peu longue peut-être, mais utile, y compris en dehors du livre XXXIII (relevons une contradiction entre la p. XXXIII – « les seules dates sûres [...] sont [...] le triomphe de Claudius Marcellus assigné par les Fastes au 4 mars 196 du calendrier romain » – et la note g à 37, 10 – « ... les *Fasti triumphales* [...] indiquent [...] le 4 mars [...] 195] du cal. romain, ce qui paraît tardif »). Intéressante présentation des motivations de Flaminius dans sa politique à l'égard de la Grèce (p. XXXIX-XLII), même si l'interprétation de son philhellénisme doit se nuancer : « égards [...] envers les Grecs » seulement, ou aussi souci d'une propagande efficace, d'une bonne « communication » ? Les honneurs qui lui sont accordés par les cités sont peut-être une marque d'estime, mais ne faut-il pas faire la part de la prudence et de l'habileté diplomatique ? Le « philhellénisme » de Tite-Live lui-même fait lui aussi l'objet de pages bien venues (p. LV-LVII). La partie consacrée aux « aspects littéraires » propose une analyse, successivement, des récits (« traditionnels » ou « singuliers » ; sont soulignées la grande unité de la narration, la solidité de la structure, la clarté du développement, la qualité visuelle, la vraisemblance), des portraits (par touches successives, donnée bien connue) et des discours (rares ici au style direct ; nombreux passages au style indirect ; propos adaptés aux caractères). G. Achard est particulièrement à son aise dans les pages (LVIII-LXXIII), dont on recommandera particulièrement la lecture, consacrées au style. Ce style, adapté au développement sans que cela nuise à l'harmonie d'ensemble, est étudié à travers la phrase, ample et régulière (est amorcée une comparaison avec l'écriture des Annalistes, de Salluste, de Cicéron), la langue (et particulièrement les poétismes : G. Achard conclut à une volonté de Tite-Live de s'approcher non de l'épopée mais d'une « légère couleur ancienne »), les discours. L'introduction se termine sur une présentation de la transmission du texte (« manuscrits et éditions »), présentation généralement claire de données parfois complexes – on eût aimé que fussent mieux précisés les critères permettant de déterminer (v. n. 281) « ce qui devait être le texte du manuscrit lui-même » (i. e. le *Moguntinus*, depuis longtemps perdu). La liste des *emendatores* aurait dû comporter les noms de L. Robert, A. Rubens, Sage. — Le texte a été établi avec prudence et sûreté ; des notes font état des principaux points délicats et des divergences avec tel ou tel éditeur. J'ai relevé cinq conjectures personnelles de l'éditeur adoptées dans le texte proposé ; une sixième est simplement signalée dans l'apparat critique, avec l'indication *fortasse*. Quelques re-

marques. En 4, 1, si *B* porte *aouu*, pourquoi écrire *Aoum* ? En 4, 6, écrire *equitum*. Au sujet de 19, 9 (voir n. d *ad loc.*) : le *duobus* omis en XXIX, 5, 5 ne se rapporte pas à *ducibus* mais à *exercitibus*. En 20, 10, aurait pu être retenue la leçon *classi Antiochi* du ms. *B* : si celui-ci peut être jugé supérieur à *Mg* (v. p. LXXVII), pourquoi ne pas préférer ses leçons lorsqu'elles sont recevables ? En 20, 4, divergence orthographique entre le texte et l'apparat (*promuntorium* / *promont-* ; or l'éditeur se montre attentif à ce genre de variante : e. g. peu avant, en 20, 2, pour le même mot). En 25, 2, désaccord entre le texte retenu et l'apparat (*septiens* / *septies* – et la leçon de *B* n'est pas indiquée). Une suggestion : en 10, 6, l'omission d'*irrupunt* ne s'expliquerait-elle pas mieux après *hostium* ? — L'apparat critique est clair, précis et riche (parfois trop : peut-être le faible nombre de manuscrits disponibles appelait-il cela, mais certaines bourdes manifestes des copistes auraient pu être négligées). Quelques remarques minimales ici aussi. En 15, 2, n'y a-t-il pas quelque confusion sur le texte adopté par Madvig, qui me semble être *partem dimidiam* [...], *diuisam trifariam* (les deux unités critiques consacrées à ce passage laissent supposer une répétition de *diuisam* chez le savant danois). En 19, 1-5, le lecteur a la surprise de voir signalées des leçons du ms. *F*, alors que celui-ci (v. p. LXXVII) n'est censé contenir, pour le livre XXXIII, que le passage qui va de 34, 9 à 37, 6. Les unités critiques sont parfois trop réduites et en rassembler deux en une seule aurait rendu plus claire l'interprétation des copistes (e. g. en 23, 7 pour *septuageni* et *diuisi* ; en 26, 3 pour *Hispaniae prouinciae* et *euenerant*). 24, 5 : de quel *ab* s'agit-il ? 24, 8 : de quel Müller est-il question ? En 42, 11, inverser les deux unités critiques. Je me suis interrogé sur l'emploi de différentes notations pour séparer les mots extrêmes d'un passage (deux ou trois points de suspension ou un nombre variable de tirets – de un à cinq). Les indications de paragraphes sont, dans quelques rarissimes cas, mal placées ou manquantes. — La traduction manifeste de façon générale un souci de précision, de rendre toutes les nuances. G. Achard a souvent trouvé d'excellents équivalents français de tournures latines délicates à rendre dans notre langue. Cette fidélité au texte n'en aboutit pas moins à une traduction élégante et fluide. Il est extrêmement rare qu'un mot latin soit omis et, lorsque le cas se présente (certainement pour éviter une lourdeur dans l'expression), cela ne nuit nullement à une parfaite compréhension et au respect du sens. Les quelques retouches que l'on peut suggérer sont donc très ponctuelles et n'enlèvent rien à la qualité de l'ensemble. En 1, 5 est introduite une répétition absente de l'original (dans la même ligne, *tardius incedebat* et *morae* sont rendus au moyen du même verbe « ralentir »). En 6, 8, la traduction banalise une asymétrie (*spe* / *ut*) en la transformant en symétrie. « Ce furent » apparaît un peu plat pour rendre (16, 8) *ortum est* (« s'élevèrent »). Ne pouvait-on par endroits respecter la *uariatio* temporelle et conserver le présent (e.g. en 15, 6-8, comme cela a été fait en 18, 18) ? — Les notes s'efforcent de ne laisser dans l'ombre aucune des difficultés du texte. Chacun pourrait bien sûr proposer tel complément (date, référence... : pour les animaux que concerne le *uer sacrum* – n. 1 du chap. 44 –, il conviendrait de renvoyer plutôt à XXII, 10, 3) ou souhaiter un éclaircissement supplémentaire sur tel point précis (les données du contexte ne permettent-elles pas de préciser, en 6, 1, ce que Tite-Live considère comme « une étape d'une longueur moyenne » – *modicum iter* ?), mais, telles quelles, ces notes remplissent parfaitement leur fonction. Tout au plus peut-on regretter (ici comme dans l'introduction) quelques rares imprécisions ou omissions dans les indications bibliographiques (pages voire titres d'articles, lieux et dates de publications). Rares sont, dans l'ensemble de l'ouvrage les erreurs ou coquilles, le plus souvent minimales et faciles à rectifier (relevons simplement qu'il convient de lire, n. d du chap. 22 « *Felsina* » et non « *Festina* » ; n. 8 du chap. 30, « 4 000 » et non « 40 000 » ; n. c du chap. 32, « à l'est » et non « à l'ouest »). — Après un *Index nominum* (toujours précieux), deux cartes complètent ce volume. Au nord de la première (Asie mineure), un nom de ville semble avoir disparu. Certains noms de la seconde (Grèce continentale et nord du Péloponnèse) apparaissent mal placés : le lecteur voit mal, en regardant la carte, comment d'Élatée à Thèbes de Béotie, Flaminius passe par la Phocide (1, 1) ; de même, Élatée paraissant située en Béotie et non en Phocide, la note 5 du chapitre 29 peut être mal comprise. — En résumé, un travail

bien informé, conduit avec pondération et compétence, qui sera utile tant aux historiens qu'aux philologues... et aux futurs éditeurs de Tite-Live. — P. FRANÇOIS.

Columelle. De l'agriculture. Livre IX. Texte établi, traduit et commenté par J. Chr. DUMONT (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13 x 20, 95 p., rel. EUR 22, ISBN 2-251-01425-X.

Il libro IX del *De agricultura* di Columella è dedicato, come già il precedente, all'allevamento degli animali da fattoria. In realtà sono le api che sono al centro dell'interesse perché, su quindici capitoli, solo il primo tratta del modo in cui custodire gli animali selvatici nei pressi della villa padronale. Già questo primo elemento strutturale merita di essere evidenziato. In realtà, come sottolinea Dumont nella sua introduzione, Columella sembra mostrare poco entusiasmo per la materia, che tratta evidentemente solo per completare la sua opera enciclopedica sui vari aspetti delle attività agricole. In effetti, i capitoli dedicati all'allevamento delle api sono tra i meno interessanti del *De agricultura*. Columella riconosce onestamente di non avere nulla da aggiungere alle opere dei suoi predecessori sull'argomento, Igino, Virgilio e soprattutto Celso, forse perché non ha competenze personali nel settore. Solo un'osservazione critica nei confronti di Celso (9, 14) sul tipo di alveare da adottare potrebbe indurre a ritenere che, almeno, in questo caso Columella parla sulla base di un'esperienza personale. Se mai, il suo impegno dichiarato consiste nel valorizzare quegli aspetti dell'apicoltura che hanno un interesse pratico per gli agricoltori. — Invero la trattazione di Columella è di tipo fondamentalmente antiquario. Dispiace, in particolare, che egli, a differenza di quel che ha fatto per la vite, non fornisca alcun dato sul rendimento economico dell'apicoltura. Da un accenno (16, 1) si deduce che attribuisce poca importanza alla produzione della cera rispetto a quella del miele. A causa di questo silenzio, l'unico riscontro che disponiamo sulla redditività di un allevamento di api rimane quello fornitoci da Varrone secondo il quale un tal Seius, che ogni anno dava in affitto i propri alveari, ne otteneva un raccolto di 5.000 libbre e due fratelli da una tenuta di meno di un iugero ricavano ogni anno 10.000 sesterzi (*De Re Rustica* III, 16,10). Ma, come osserva Dumont (p. 67), anche a prescindere dal fatto che Varrone segnala di solito quanto è fuori della norma, i dati da lui forniti sono comunque lacunosi perché privi di un'indicazione dell'ammontare degli investimenti e delle spese di gestione (cfr. in proposito W. RINKEWITZ, *Pastio villatica. Untersuchungen zur intensiven Hof-tierhaltung in der römischen Landwirtschaft*, Frankfurt, 1984, p. 119). — Dumont ha il merito di mettere a fuoco e di chiarire sia le questioni generali sia quelle puntuali che il testo di Columella pone in un commento rigoroso ed attento con un ricorso, che appare assai opportuno, anche a opere sull'apicoltura moderna e all'esperienza diretta di apicoltori. Per quel che riguarda l'esame della tradizione manoscritta in questo volume si trova una sintesi generale e una rapida presentazione dei manoscritti utilizzati per l'edizione. Si rimanda invece all'introduzione al primo libro per lo studio completo di tale tradizione.

A. MARCONE.

Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 41-42. Texte établi par Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND, traduit et annoté par F. HINARD et P. CORDIER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 12.5 x 19.5, LXIX + 150 p., br. EUR 38, ISBN 2-251-00504-8.

Nouvelle parution dans la *Collection des Universités de France* de deux livres de l'*Histoire Romaine* de Dion Cassius pour lequel nous avons déjà les livres 48 à 51. Cette fois, il s'agit de deux livres antérieurs et consacrés à la guerre civile qui a opposé César et Pompée. Ils couvrent les événements des années 49 à 47, Pharsale (juin 48) terminant le livre 41 et la mort de Pompée rapidement évoquée au début du livre

42. Bien que, comme le souligne l'introduction, Dion ne soit de loin pas la source unique pour ces événements, la confrontation de son interprétation des faits avec celles d'autres sources historiques ou littéraires n'est pas dépourvue d'intérêt et les notes se livrent abondamment à cet exercice. Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration entre historiens (F. Hinard pour le livre 41 et P. Cordier pour le livre 42) et littéraires (M.-L. Freyburger-Galland pour l'établissement du texte). Le commentaire historique de la notice introductive (une soixantaine de pages) permet à un lecteur non averti d'apprécier le récit de Dion Cassius qui mêle présentation annalistique et analyse thématique : ces deux livres s'insèrent en effet dans un ensemble plus vaste des livres de la fin de la République et Dion y montre une première tentative pour sortir des guerres civiles, celle de la tentation monarchique de César qui, au mépris des institutions traditionnelles, veut instaurer un ordre nouveau. Le livre 41 expose la lutte finale entre les deux chefs et le livre 42 les efforts de César pour régler les conflits extérieurs (en Espagne, en Égypte, dans le Pont) et intérieurs (troubles à Rome). Une bibliographie complète la notice. – M. L. F.

Ahuvia KAHANE & A. LAIRD (éd.), *A Companion to the Prologue of Apuleius' Metamorphoses*, Oxford, University Press, 2001, 14.5 x 22.5, XV + 325 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-815238-8.

Dans l'immense bibliographie consacrée à l'œuvre d'Apulée, l'ouvrage acquiert d'emblée sa place, moins par son importance quantitative que par une originalité certaine, due au point de vue adopté autant qu'à l'objet envisagé. Il est, en effet, tout entier exclusivement consacré à un seul texte, le prologue des *Métamorphoses*. Complexes, voire déroutantes, ces quelques lignes ont, depuis fort longtemps, suscité des interprétations diverses. Mais, alors que toutes restaient partielles, le choix est fait, ici, d'une perspective globale. Le but est atteint au travers d'une série de vingt-quatre courts articles (d'une dizaine de pages en moyenne), issus de communications faites lors d'un colloque tenu à Oxford en février 1996. Tous écrits en anglais, ils sont dus à vingt-cinq universitaires anglais, américains et néerlandais, dont l'auteur africain n'est généralement pas la spécialité dominante, et qui peuvent, de ce fait, porter sur lui un regard souvent neuf. D'où la variété des sujets et des méthodes. Elle aurait pu conduire à la dispersion si les éditeurs n'avaient, à une simple juxtaposition linéaire, préféré une réorganisation destinée à donner à l'ouvrage une cohérence globale. Il s'ouvre donc sur une nouvelle édition, traduite et commentée. Et les contributions se trouvent ensuite regroupées, en fonction de leur contenu, en neuf rubriques successives, quantitativement équivalentes, et dont les titres suffisent à suggérer le thème dominant. *Language and Latinity, Cultural Contexts, Intertexts, Topography, Literary History, Identity and Stability, Dialogue and Reader, Voice and Writing, Narrative and Prologue*. L'ensemble est annoncé par une introduction et complété par une conclusion (*Envoi*), destinée à récapituler les résultats obtenus. Ils ne sont pas minces. La volonté de ne négliger aucune des approches possibles conduit à explorer toutes les facettes du passage, envisagé surtout en lui-même, dans sa littéralité, ses aspects linguistiques, stylistiques, littéraires et philosophiques, mais également comme le début d'une œuvre dont il contient l'annonce. Ce souci d'exhaustivité permet de faire apparaître l'extrême richesse de ces quelque cent vingt mots. Sans pouvoir passer en revue tous les résultats dignes d'être relevés, on notera en particulier le refus, au moins implicite, mais justifié, de la notion traditionnelle d'africanité (p. 48), l'insistance sur une nouvelle vision du monde (p. 109), la mise en évidence du mélange d'influences multiples (p. 112, 133). Au total et malgré les multiples rapprochements possibles, et effectivement opérés, entre autres, avec Platon, Théocrite, l'Évangile de Luc, divers romans grecs, Plaute et Térence, Virgile, Perse, ou même des œuvres d'art et inscriptions funéraires, ressort avant tout la singularité d'un prologue qui, dans la littérature antique, se distingue de tous les autres et se révèle même, en rompant avec une conception classique, d'origine aristotélicienne, du rapport entre réalité et littérature, étonnamment moderne puisque trouvent leur place dans le

commentaire jusqu'à Gérard Genette (la notion d'hypertexte est utilisée p. 59) et Roland Barthes, dont l'annonce, celle de la mort de l'auteur est reprise (p. 177 ; p. 181 et s.) et appliquée au texte apulien. Cependant, la question fondamentale, l'identité du locuteur, maintes fois posée, plus longuement dans près du tiers des articles (n° 16 à 22), reste, en définitive, sans réponse. La cause est peut-être à chercher dans le texte lui-même, voire la volonté, souvent provocatrice, de son auteur. Elle tient peut-être aussi à certaines caractéristiques de l'ouvrage. Tout d'abord, l'interprétation parfois hâtive ou forcée de certains détails : on ne notera, en raison de son importance, que la fameuse indication *Madaurensem*, fréquemment utilisée dans les tentatives faites pour déterminer les rapports entre Apulée, Lucius et le narrateur (p. 73, 75, 179, 181, 206), partout tenue pour une certitude mais dont le traitement exigerait plus de prudence, parce que la leçon retenue ne provient, en dernière analyse, que d'un seul manuscrit et qu'elle introduit, dans son contexte (*Met.*, XI, 27, 9), une incohérence qui ne laisse pas d'étonner chez un auteur pourtant si conscient de son art. Ensuite, son organisation d'ensemble, qui rend inévitables redites – la place active accordée au lecteur est abordée, en termes voisins, à diverses reprises, surtout p. 213, 220, 230 et constitue le sujet de plusieurs études (n°17, 18, 19, 22) – comme divergences d'interprétation – ainsi celle de l'indication *fabulam Graecanicam* variant entre les pages 62, 105 et 142, celle de l'adjectif *forensis* entre les pages 14 et 30, où elle est, à notre sens, discutable, et la page 93, où elle semble mieux fondée. Du moins le lecteur conserve-t-il la possibilité de les repérer, dans plusieurs index détaillés et complets dont on ne saurait trop apprécier la présence et l'utilité. Il garde, de même, la faculté de se forger sa propre opinion, grâce aux notes développées qui accompagnent chacune des études, ainsi qu'à une bibliographie détaillée, dans laquelle on regrettera seulement, malgré le large champ chronologique couvert, quelques omissions et quelques références, au contraire, superflues. Tant il est vrai que les textes anciens sont inépuisables. Le prologue des *Métamorphoses* en constitue le plus frappant exemple et le présent ouvrage, qui a le mérite de jeter de précieux jalons, d'ouvrir de nouvelles voies de recherche et de réflexion, en donne la meilleure preuve. – Nicole MÉTHY.

Longin. Fragments. Art rhétorique. Texte établi et traduit par M. PATILLON et L. BRISSON. *Rufus. Art rhétorique.* Texte établi et traduit par M. PATILLON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13.5 x 20, 390 p., rel. EUR 60, ISBN 2-251-00495-5.

Après leurs importantes contributions parues dans *ANRW*, II, 36, 7 (1994) et II, 34, 4 (1998), consacrées respectivement à Longin le philosophe et à Longin le philologue, Michel Patillon et Luc Brisson signent ici l'édition des fragments réunis de Longin, publication d'autant plus précieuse que la même année 2001 a vu la parution, totalement indépendante, du magistral commentaire de ces fragments sous la plume de Irmgard MÄNNLEIN-ROBERT (*Longin, Philologe und Philosoph. Eine Interpretation der erhaltenen Zeugnisse*, München - Leipzig, 2001). Les deux ouvrages n'ont rien à envier l'un à l'autre et sont parfaitement complémentaires, le premier mettant l'accent sur l'édition du texte (avec un appareil critique qui fait défaut dans le second) tout en offrant une excellente discussion d'ensemble dans l'introduction, le second dotant chaque fragment d'un commentaire extrêmement solide et minutieux (avec une richesse de détails et de références qu'on ne pouvait pas attendre du premier, malgré la présence de « notes complémentaires » fort utiles et d'une grande précision). Bref, le lecteur intéressé par ces fragments sera comblé, si ce n'est que l'utilisation conjointe des deux ouvrages s'avère quelque peu fastidieuse, du fait que la numérotation des fragments n'est pas identique : Patillon et Brisson ont repris l'ordre des fragments qu'ils avaient donné dans *ANRW*, alors que Männlein-Robert en offre un agencement nouveau, basé sur une conception différente de l'activité de Longin, présenté avant tout comme un philosophe. Des tables de concordance présentes dans l'un comme dans l'autre permettent heureusement de pallier jusqu'à un certain point cet inconvénient. Le choix

des fragments n'est d'ailleurs pas rigoureusement le même dans les deux ouvrages : des soixante-six fragments retenus par Patillon et Brisson, trois (fr. 17, 43 et 49) ne se retrouvant pas chez Männlein-Robert, alors qu'inversement onze fragments inclus par celle-ci (fr. 12, 34, 37a-b, d-f, 40, 65-67) manquent chez les premiers. Étant donné que ces onze fragments mentionnent tous le nom de Longin, ils constituent des *testimonia* à part entière et l'on est tenté de donner raison à M^{me} Männlein-Robert, qui n'aurait pas dû cependant éliminer les autres trois fragments, dont Patillon et Brisson ont montré les liens étroits avec le reste des fragments de Longin. Malgré ces divergences, on saluera avant tout la complémentarité des deux ouvrages, splendides outils de travail auxquels on ne manquera pas d'associer l'édition du bref traité *Sur l'art rhétorique* de Rufus par M. Patillon, qui complète le présent volume.

Th. SCHMIDT.

D. Magnus Ausonius. Mosella. Bissula. Briefwechsel mit Paulinus Nolanus. Herausgegeben und übersetzt von P. DRÄGER (Tusculum), Düsseldorf - Zürich, Artemis und Winkler, 2002, 11 x 18, 320 p., rel. EUR 30.70, ISBN 3-7608-1729-7.

Ce nouveau fleuron de la « renaissance ausonienne » (l'*Aph* enregistre 382 références pour les volumes 40 [1969] à 72 [2002]) comporte le texte et la traduction (p. 8-145) des poèmes mentionnés dans le titre ; un *Anhang* (p. 145-320) composé d'un relevé (sommaire) des variantes textuelles (*in fine*, le sous-chapitre 7 revient sur ces questions et les conséquences des choix philologiques opérés) ; des commentaires (la *Mosella* comme *Fisch-Technopaegnon*, p. 178) ; enfin : des « introductions » (p. 251 et s.) qui dépassent souvent les poèmes ici présentés. Suivent quelques indications bibliographiques (p. 311). Disons d'emblée que tout choix d'anthologie peut être contestable, puisqu'il arrache un ou des textes à leur environnement. L'on a si largement répandu la conviction que la *Mosella* est « la pièce maîtresse » de l'œuvre ausonien que la plupart des (rares) lecteurs du poète vivent dans la certitude qu'il n'y a pratiquement pas autre chose, ou qu'il y a une pénible différence de « niveau » entre l'hymne mosellan (on évitera la désignation *das moselländische National-Epos* ; la *M.* n'a rien de « national » et n'est que très partiellement épique) et le reste de l'œuvre dont personne ne s'occupe. Or, il s'agit là d'une erreur, si nous acceptons la thèse des « morceaux choisis » *ad usum amicorum* par le poète lui-même (au moins dans une première version). À notre avis, c'est la seule qui rende compte de la réalité hyper-complexe de l'œuvre d'Ausone, qui voulait qu'on ne connût pas seulement la *M.* mais aussi le centon. — Il y a deux camps irréductibles parmi les éditeurs de textes anciens : ceux qui croient possible de les traduire dans une langue vernaculaire moderne et ceux qui mettent en doute la légitimité de cette transposition, qui est toujours fort risquée. La traduction de Henri de la Ville de Mirmont reste à mes yeux (surtout à mes oreilles !) la « meilleure » pour la *Mosella*, tout comme celles de Goelzer pour Tacite et de Bellessort pour l'Énéide. Ce n'est pas ici le lieu d'étaler cette question : cf. Ch. M. TERNES et Monique MUND-DOPCHIE (éd.), *Actes du Colloque « Méthodologie de la traduction : de l'Antiquité à la Renaissance »*. Rencontres Scientifiques de Luxembourg, 1992 (Études Classiques, IV), Luxembourg, Centre Universitaire du Luxembourg / Université Catholique de Louvain, 1994, 232 p. ; *ibid.* : Ch. M. TERNES, « Translating Ausonius », p. 12-29. On ne saurait imposer de solution tranchante en cette matière ; il importe que la traduction soit conforme à la pratique de la langue moderne choisie et rende les points forts du texte traduit. On ne voit pas pourquoi, p. 111, *vasconicus in oris* est rendu par *Randgebiete*, et la phrase *wenn mir mein Leben verlaufen wäre* est lourde. Le traducteur adopte souvent ce genre de consécration au datif : *aestas redit duris messoribus* devient *der Sommer, der den Schnittern wiederkehrt*. L'*aula* de Dinochares traduite par Hof (p. 35), l'amour incestueux (marqué comme tel : *ob incesti [...] foedus amoris*) devient *unkeusche Liebe*, le commentaire à la p. 165 n'est qu'une paraphrase. *Sprossen der Muscheln* (v. 41) pour *germina* ? L'idée du poète est peut-être (curieusement) « végétale », mais

comment l'exprimer dans un lexique moderne qui reste signifiant ? Ausone étant friand de ces jongleries qui mêlent les *regna*, le problème est donc constant pour le traducteur. Hélas, vu l'inculture aujourd'hui ambiante, il faut traduire. Ces questions sont donc de grande actualité. N'épilouons pas. — Au niveau de la critique textuelle, la *Mosella* offre peu d'écueils (!) : au v. 205, l'A. choisit *transitique*, ce qui est tout à fait possible ; au v. 312, il suit G, ce qui est prudent ; il opte pour la continuité en 379 / 380. Au niveau des commentaires, on ne peut trop attendre de cette série (prestigieuse et commode, mais toujours quelque peu rapide) ; la distinction entre *Erläuterungen* (explications juxtalinéaires) suivies (!) de *Einführungen* (p. 258 s.), enfin quelques lignes sur l'établissement du texte, la traduction et le commentaire (p. 307) semblent vouloir décourager le lecteur de recourir à l'apparat joint à la traduction. Le traducteur nous assène force convictions apodictiques basées sur ses publications antérieures (très récentes). Que d'éminents savants aient largement déblayé ce terrain ne justifie pas la création d'un déséquilibre théorique en faveur des catalogues (courants depuis Homère) ou de spéculations sur une construction « en hebdomades » de l'ensemble du poème. Le moderne reste toujours pantois devant les jeux de chiffres et de codes : Thierry MIGUET (*Études Luxembourgeoises d'histoire et de littérature romaine*, vol. 2, Luxembourg, 1998, p. 105) s'est livré à une interprétation chiffrée du quatrième livre de l'*Énéide* : pour beaucoup le pythagorisme s'exprime (aussi) de cette façon. Ici, sur la base du catalogue des poissons, on nous dessine un poisson (p. 178), sans que je voie l'utilité de ces facéties. L'A. opte pour l'esturgeon (v. 135 : il y a longtemps que des amis biologistes m'avaient convaincu de ce choix) ; l'*Alisontia* pour moi était l'Alzette, pour d'autres l'Eltz, située au diable vauvert ; M. Dräger revient à l'Alzette, mais par des considérations assez biscornues qui ne me convainquent pas. Le lecteur érudit fera son choix : le sens et la portée du poème d'Ausone ne changent pas pour si peu. — Dans le poème sur la gamine Bissula (venue d'au-delà le Rhin glacial et qui ne devrait peut-être pas être comparée à la Lolita de Vladimir Nabokov) et dans la correspondance avec Paulin de Nole, le muses jouent un rôle certain. Symbole de la culture romaine « classique » (dans la perspective du quatrième siècle christianisé), elle sont les emblèmes d'une foi que Paulin récuse brutalement, reniant ses origines, transporté par une conviction désormais inébranlable, celle de maîtriser l'avenir après avoir conspué le passé. Les commentaires de M. Dräger sont excellents, p. 287 et s. Nos récentes recherches sur les muses (Cf. Ch. M. TERNES (éd.), *Ancient Mosaics. Paths through the classical Mind*, Luxembourg, Centre Alexandre - Wiltheim / Leir Center Luxembourg, 2002, *passim* ; Id., *Études ausoniennes* III, p. 94 et s.) ont mis en évidence – n'en déplaise à Henri Lavagne – la foncière ambiguïté des symboliques religieuses antiques que l'on comprendra mal sans la description d'un contexte socio-culturel et – peut-être surtout – psychologique et psycho-social. — Un mot pour terminer quant au problème de la date de rédaction de la *Mosella* (et des autres pièces du *Corpus Ausonianum*) : on ne se lasse pas de tirer dans un sens ou dans un autre (l'A. parle des *vielgequälten Verse* 450-452) un ou deux vers, quelques textes extérieurs, etc. Tant que l'on n'aura pas proposé une chronologie systématique et convaincante des préfaces, toute la chronologie de l'ensemble de cette « farde » de poèmes puisés à toutes les veines restera chancelante et il faudra envisager que même si le vers 450 semble postuler la date de 375 comme *terminus post quem* pour la *M.*, il se peut qu'une deuxième version, enrichie, ait été mise en circulation ultérieurement... tout comme la possibilité que certaines pièces d'érudition soient nettement plus anciennes. Contribution donc utile au dossier Ausone, volonté évidente de fournir un travail soigné ; beaucoup de questions restent en suspens ; l'on sent l'absence d'un *mainstream* d'études ausoniennes qui, dix ans durant ferait, au niveau universitaire, le point sur les grandes et les petites controverses que le débat et l'*utilitatis communio* animeraient et, qui sait, feraient progresser. – Ch. M. TERNES.

HISTOIRE

A. LARDINOIS & Laura McCLURE (éd.), *Making Silence Speak. Women's Voices in Greek Literature and Society*, Princeton (New Jersey), University Press, 2001, 15.5 x 23.5, 302 p., br. £ 12.95, ISBN 0-691-00466-8.

La société grecque semble, de tout temps, avoir imposé le silence aux femmes (cf. p. ex., Aristophane, *Lysistrata*, 515-516). Cependant la littérature grecque est riche de voix de femmes. La parole de ces dernières est néanmoins assez différente de celle des hommes. On s'en rend compte aisément en lisant certaines comédies d'Aristophane. Ainsi, dans *l'Assemblée des femmes*, les conjurées, qui veulent devenir ecclésiastes, doivent non seulement revêtir les habits de leurs maris mais aussi prendre leurs habitudes de langage et cesser de jurer par des divinités féminines telles qu'Artémis et les deux déesses (Déméter et Corè). Treize hellénistes (J. H. Blok, R. Criboire, M. Gagarin, M. Griffith, A. Lardinois, R. P. Martin, L. Maurizio, L. McClure, D. M. O'Higgins, P. A. Rosenmeyer, M. B. Skinner, E. Stehle et N. Worman) ont entrepris, en respectant l'ordre chronologique, de ressusciter ces voix de femmes, depuis Homère jusqu'aux auteurs de lettres de l'Égypte hellénistique. Ainsi, ces philologues ont étudié les voix féminines authentiques de Sappho et d'Érinna mais ils ont recherché aussi comment les écrivains masculins avaient rendu le langage des femmes dans des domaines divers tels que l'art oratoire ou la religion. Les auteurs de ces contributions ont tenté de démontrer que le langage féminin n'était pas *separate from and subordinate to male discourse*. Il est cependant un domaine qu'ils semblent avoir négligé : c'est celui de la médecine. Or les textes gynécologiques d'Hippocrate (ou plutôt du *Corpus hippocratique*), de Soranos d'Éphèse, de Galien nous permettent de discerner les voix des femmes dans un secteur aussi important que la sexualité et la maternité. Il faut lire le beau récit fictif mais fait de détails rigoureusement authentiques qu'a écrit Danielle Gourevitch sous le titre « Moi, Vipsania, j'attends un enfant » (dans *Acta Belgica Historiae Medicinae*, VII, 4 [1994], p. 200-206) ; la principale source de ce récit est le traité des *Maladies des femmes* de Soranos qui vient d'être complètement édité et traduit dans la Collection des Belles Lettres. C'est la principale lacune que je relève dans ce beau livre dû aux prestigieuses presses universitaires de Princeton et dont la qualité majeure dans un domaine aussi souvent étudié est l'originalité. – S. BYL.

Cécile MICHEL, *Correspondance des marchands de Kanish au début du II^e millénaire av. J.-C.* (Littératures anciennes du Proche-Orient), Paris, Cerf, 2001, 12.5 x 19.5, 601 p., br. FFR 240, ISBN 2-204-06700-8.

Les éditions du Cerf rendent des services considérables aux orientalistes, surtout francophones, en publiant dans la belle collection « Littératures anciennes du Proche-Orient » (dont c'est ici la dix-neuvième livraison) des documents de toute première importance, du code d'Hammurabi au mythe de Gilgamesh en passant par le *Livre des morts*, les mythes et rites ugaritiques et la correspondance de Mari et El-Amarna. Au début du II^e millénaire (entre le XX^e siècle et 1835 pour l'essentiel), en Turquie interne, sur le site de Kültepe-Kanish (connu dès la fin du XIX^e siècle, mais fouillé après la II^e Guerre Mondiale), vivait une colonie de marchands assyriens : ces comptoirs commerciaux (car il en existait d'autres, en Anatolie et ailleurs) avaient pour objectif de faciliter les échanges avec les habitants de l'Anatolie qui semblent avoir accueilli favorablement ces initiatives de la ville d'Assur. Le site comprend à la fois une citadelle, un *karum* ou quartier des marchands, fortifié, sis sur une terrasse légèrement en retrait par rapport à la citadelle, deux palais et deux temples. Environ vingt et un mille cinq cents tablettes d'argile paléo-assyriennes, provenant des archi-

ves privées de ces marchands assyriens, ont pu être mises au jour, dont moins d'un quart a été publié à ce jour et dont on propose ici un choix, riche de quatre cents lettres environ, représentatives de l'ensemble (de nouveaux lots de documents ont encore été découverts en 1993 et 1994). Il s'agit de lettres envoyées à Kanish depuis Assur pour la plupart, mais occasionnellement aussi d'autres comptoirs assyriens en Anatolie, par des membres de la famille des marchands ou par des collègues. On possède aussi quelques copies de leurs réponses. Outre les lettres, il faut rappeler que les archives de Kanish contiennent aussi des contrats, créances et autres documents juridiques plus stéréotypés et laconiques. Cette documentation, d'accès difficile pour les non-spécialistes, fourmille d'informations intéressantes sur l'organisation des activités mercantiles à longue distance, sur la vie quotidienne, sur les mécanismes des échanges avec les pouvoirs locaux et aussi sur la vie familiale, les sentiments, les pré-occupations des acteurs de ce moment significatif de l'histoire du Proche-Orient. Il faut se rappeler, en effet, que la Mésopotamie était très pauvre en matières premières et que, dès le III^e millénaire au moins, l'Anatolie constitue le réservoir où ils vont « se servir » (en céréales, en esclaves, en chevaux...), en échange d'étain et d'étoffes pour l'essentiel. Les Assyriens, qui semblent s'être enrichis considérablement dans ce commerce, prêtent aussi des capitaux aux Anatoliens. D'imposantes caravanes d'ânes, composées de plusieurs centaines d'animaux et de marchands, voyageaient donc, une fois par an, entre la Mésopotamie (Assur en l'occurrence) et les royautes anatoliennes. — Après une substantielle introduction sur les archives des marchands de Kanish (fouilles, tablettes, typologie des documents, langues et écritures, population, etc.), l'A. a utilement regroupé les lettres publiées et traduites en dossiers thématiques : les autorités assyriennes, les autorités anatoliennes, le commerce caravanier, la fraude, les associations commerciales, les firmes familiales, la correspondance féminine. La lecture de ce volume, avec ses documents si suggestifs, si pleins de vie et si bien présentés et commentés, est extrêmement enrichissante. Elle risque d'être une révélation pour les spécialistes du monde classique, trop souvent habitués à penser que seule la colonisation grecque du I^{er} millénaire porta à la naissance de formes complexes d'échanges à longue distance. Le volume est enrichi de six *indices* (toponymes, anthroponymes, éponymes, mois, divinités, thématique), d'un vocabulaire commenté et de concordances qui en facilitent grandement la consultation.

Corinne BONNET.

A. ERSKINE, *Troy between Greece and Rome. Local Tradition and Imperial Power*, Oxford, University Press, 2001, 14.5 x 22.5, XXV + 303 p., rel. £ 45, ISBN 0-19-924033-7.

On a déjà beaucoup écrit sur Troie. Le volume d'A. Erskine met ingénieusement en lumière un élément important : Troie comme élément de liaison entre la Grèce et Rome. Depuis Virgile en particulier, les Romains ont en effet l'habitude de faire de Troie leur patrie d'origine par le biais d'Énée. Mais Troie était aussi et resta des siècles durant, pour les Hellènes, un point de référence obligé, sur le plan mythico-historique outre que culturel. Il est intéressant de voir comment ces deux ensembles se sont articulés, comment les Grecs, au moment même où ils tombaient sous la domination romaine, ont vécu l'appropriation de Troie de la part de Rome, un ressort idéologique qui visait notamment à faire resurgir sur Rome le prestige culturel grec. La perspective de l'enquête est donc grecque, davantage que romaine, ou mieux le véritable sujet est l'*interaction* entre la réalité grecque et la réalité romaine, telle qu'elle se traduit par le biais de Troie. L'A. mène son enquête en trois étapes. Il part de Rome : comment les Romains sont-ils entrés en contact avec les traditions troyennes, comment se les sont-ils appropriées (par l'entremise de la *gens Iulia* en particulier), comment les ont-ils utilisées dans leur propre contexte ? On en vient alors à la Grèce. Depuis Homère, les Troyens sont les anti-Grecs par excellence, une sorte de miroir de la barbarie, mais ils ne sont certes pas seulement des Barbares et jouissent d'une considération remarquable, ne serait-ce qu'en raison de leur

acharnement au combat et d'une certaine forme d'héroïsme. Avec les Guerres Médiques, l'évaluation des Troyens se radicalise : l'expérience des Perses sur le sol grec, si proches et si menaçants, conduit à une révision négative de tout ce qui relève de l'Orient ; les Troyens sont alors régulièrement présentés comme les « ennemis » par excellence de l'hellénisme. Mais là encore, on aurait tort d'imaginer une réaction monolithique. À côté de tendances dénigrantes, on trouve aussi une « mode » orientale qui se manifeste notamment dans l'art. L'A. envisage ensuite la manière dont les traditions troyennes s'ancrent dans les divers contextes locaux ou régionaux qui illustrent bien l'extrême diversité d'un univers mental et culturel que l'on a trop souvent tendance à identifier au discours pan-helléniste d'Homère et Hésiode. Dans la troisième partie, la plus copieuse et la plus originale, l'A. examine d'abord la manière dont les légendes troyennes voyagent vers l'Occident avec la colonisation grecque. À la manière d'Ulysse, « qui fit un long voyage », divers Troyens auraient accompli des *nostoi*, touchant ainsi toute une série de régions occidentales, en Italie, Sicile, Afrique du Nord et Espagne. La fonction de ces récits était analogue à celle des traditions grecques : permettre une prise de contact entre les réalités locales, indigènes, et les colons grecs, descendants de ces illustres navigateurs. Tel est le contexte dans lequel s'insère l'épisode romain, celui du lien entre Énée et Rome qui est donc, en définitive, comme le note bien l'A., le support mythique d'un discours d'intégration, sur le modèle de ce qui se raconta au sujet de la colonisation grecque en Occident. Les Troyens servent donc, en dernière instance, à la mise en relation de la Grèce avec Rome. L'A. montre ensuite l'importance que revêtent les parentés pseudo-historiques ou franchement mythiques dans l'instauration de rapports diplomatiques, d'amitié et d'alliance, à l'époque hellénistique et romaine. Dans un tel cadre, une fois encore, la commune référence à Troie était susceptible de servir de trait d'union entre Rome et la Grèce. Rome, pour sa part, tendait à centraliser de plus en plus le flux des idéologies et des croyances : c'est pourquoi ils installèrent dans la capitale des cultes étrangers, comme celui de l'Érycine et celui de la Magna Mater, dont les connotations microasiatiques sont bien connues. Enfin, l'A. s'interroge sur la présence effective des Romains sur le site d'Ilion, une présence occasionnelle et néanmoins significative sur le plan symbolique. La Guerre de Troie apparaît donc comme une sorte de prisme qui renvoie une image sans cesse différente en fonction de la lumière qu'on y projette. Sa signification fut constamment réélaborée en fonction des lieux et des époques : c'est une sorte de méta-langage historique et culturel que le livre d'A. Erskine contribue à mieux comprendre. – Corinne BONNET.

J. WHITEHORNE, *Cleopatras*, London - New York, Routledge, 1994 (2001), 14 x 21.5, 243 p., br. £ 14.99, ISBN 0-415-261325.

Peu des personnages historiques sont aussi intrigants que Cléopâtre, mais on ignore trop souvent que celle qui est passée à l'histoire (et de là, de Shakespeare à la B.D. et au cinéma !) n'est que la VII^e reine à porter ce nom, d'où le titre de ce volume qui traite en vérité *des* Cléopâtre (on en connaît plus de 30, entre mythe et histoire !). C'est l'occasion pour l'A., à travers ces figures féminines de premier plan, de dresser un portrait vivant de l'époque hellénistique, depuis la Macédoine jusqu'à l'Égypte ptolémaïque, en passant par la cour séleucide, et d'évaluer le rôle des femmes dans la conduite de la politique nationale et internationale entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Le nom de Cléopâtre signifie *famous in her father*, nous rappelle l'A., ou bien *renowned in her ancestry*, mais il ne constitue pas un élément suffisant pour réunir en un destin commun toutes les Cléopâtre de l'histoire ; le nom n'apparaît du reste pas avant le IV^e siècle et devient plus fréquent au III^e. Au niveau mythologique, le nom de Cléopâtre semble associé aux confins : la Thrace, Troie, la Macédoine, la Phrygie. À partir du chapitre 2 et jusqu'au chapitre 14, l'A. envisage les principales Cléopâtre de l'histoire, celles de la cour macédonienne, comme la dernière femme de Philippe II, tragiquement éliminée avec le roi et leur fille, qui ne semble pas pouvoir être la destinataire de la tombe 2 de Vergina, Cléopâtre la sœur d'Alexandre, épouse d'Alexandre

d'Épire (qui mourut en 331 av. J.-C.), puis « protégée » d'Antigone à Sardes, empêchée de se remarier avec Ptolémée et finalement assassinée par Antigone, ou encore la séleucide fille d'Antiochos III qui, pour apaiser les conflits, fut donnée en épouse à Ptolémée V d'Égypte et devint donc reine sous le nom de Cléopâtre I en 194/3 av. J.-C. Elle inaugure un long lignage de Cléopâtre séleucides régulièrement associées par mariage aux Ptolémées, une riche série de destins féminins singulièrement proches du pouvoir, où se mêlent amours, politiques, assassinats, comme l'illustre du reste grandiosement la vie de Cléopâtre VII, à laquelle est consacrée le chapitre 15, qui envisage plus spécialement son suicide (poison ou serpent ?), tout en rappelant les étapes majeures de sa vie. Le volume contient, outre une bibliographie et un index, un utile appendice sur les Ptolémées, avec un arbre généalogique extrêmement précieux pour suivre les développements du livre. Le volume a évidemment un certain caractère anecdotique, mais au-delà de l'événementiel, ce sont les mécanismes du pouvoir à l'époque des Diadoques qui sont mis à nu, ainsi que la difficulté de trouver un équilibre entre divers pouvoirs régionaux, qu'une politique matrimoniale tenta, en vain, de rétablir. Ces destins de femmes, unies par un nom commun, se lisent avec grand intérêt et la reconstruction historique est très minutieuse. On signalera que Cléopâtre (VII) a été au centre d'une brillante exposition qui a voyagé entre Londres et Rome, avec un riche catalogue. – Corinne BONNET.

J. A. Evans, *The Empress Theodora. Partner of Justinian*, Austin, University of Texas Press, 2002, 16 x 24, XVI + 11 ill. + 146 p., rel. £ 22.93, ISBN 0292721056.

The Theodora we meet in this book is a reasonably familiar one. Born to low degree she never lost sight of her roots but insisted on being shown respect. Those who crossed her generally lived to regret it. Virtually the equal of Justinian she engaged regularly with affairs of state. Evans ably sketches this woman for us. Classical scholars, in my experience, lead blameless lives, not having been goosed – at least in the way Theodora was – they tend to dismiss as fiction tales of depravity told about her. Evans (p. 15-16) leans towards this view in the case of Theodora but does prudently concede something may lie behind such stories. What does sound suspicious to me is the report of Theodora making a living by spinning wool (p. 18). This seems a bit too much like the universally approved occupation for the virtuous woman throughout Roman history. What Procopius has to say (p. 31-32) about the convents where Theodora confined prostitutes has however, the ring of truth about it. Being locked up even under the patronage of Mary Magdalen is not an attractive proposition and it comes as no surprise to learn that some of the penitents hurled themselves down on the rocks. Anybody acquainted with Irish Magdalen homes will acknowledge that Procopius has got it right. In the account of the Nika riot Evans p. 46 strikes me as being a bit heavy-handed and pedantic in his discussion of tyranny and kingship being a good shroud. For the rest his book is informative and entertaining. He writes with clarity and lucidity, virtues which are particularly evident in his account of the theological disputes of the age. He has successfully set before us the woman « whose strange elevation » as Gibbon put it, « cannot be applauded as the triumph of female virtue ». – A. KEAVENEY.

Catharine EDWARDS and G. WOOLF (éd.), *Rome the Cosmopolis*, Cambridge, University Press, 2003, 16 x 23.5, XV + 249 p., rel. £ 45, ISBN 0-521-80005-6.

Dès sa fondation, la ville de Rome a été une cité pluriculturelle et pluriethnique, caractérisée par une capacité remarquable d'assimilation et d'intégration. Pôle d'attraction pour les peuples, Rome connu, à partir du II^e s. av. J.-C., des flux migratoires importants, surtout en provenance d'Orient. Quintus Cicéron dira : *Roma est*

ciuitas ex nationum conuentu constituta. À l'époque impériale, Rome apparaît d'avantage encore comme le point de convergence de tous les peuples de la terre. Sénèque en témoigne : *ex municipiis et coloniis suis, ex toto denique orbe terrarum defluerunt [...] nullum non hominum genus concucurrit in urbem*. La ville de Rome se confond véritablement avec le monde : *Romanae spatium est urbis et orbis idem* (Ovide, *Fastes*, II, 684), comme le montre la contribution liminaire des éditeurs (*Cosmopolis : Rome as World City*). Rome est aussi *notre* cosmopolis. Pour la formation des philologues et des historiens, les séjours dans les académies et la fréquentation des bibliothèques jouent un rôle irremplaçable. Dédié à Keith Hopkins, cet ouvrage commence au Colisée, symbole du pouvoir universel de Rome. Il a pour objet le lien qui lie Rome, « Cosmotrophos », au monde et l'expérience que firent ces peuples venus à Rome des quatre coins de l'Empire. Pour commencer, Mary Beard présente une étude sur le rituel du triomphe. Cette impressionnante procession, organisée pour célébrer les plus grandes victoires romaines, était centrée sur la personne du général triomphant. Elle incluait du butin issu des campagnes, les plus distingués des ennemis conquis et, parfois, des représentations des batailles livrées ou des territoires conquis. Le triomphe servait à exhiber devant le peuple de Rome les conquêtes de Rome. Or les foules dans les rues de la ville étaient composées, pour une part non négligeable, d'une population issue des peuples conquis ou, à tout le moins, de leurs descendants. Comment devaient-ils réagir en face de pareil spectacle ? Quelle était la relation entre le spectacle et ce qui se passait aux frontières de l'Empire ? Parmi le butin qui était montré à travers toute la ville, on trouvait des œuvres d'art, en particulier des statues, ramenées de l'Orient grec. L'étude de Catharine Edwards examine une série d'attitudes envers ces « corps étrangers », dont beaucoup trouvèrent un endroit permanent dans les espaces publics de Rome. Ces statues assumaient parfois la fonction de symboles de la conquête romaine du monde grec, mais elles pouvaient aussi illustrer l'infériorité artistique de Rome ou bien encore les ambitions personnelles des généraux qui s'en étaient emparés. Des statues pouvaient aussi jouer un rôle dans la représentation de l'Empire à l'intérieur de la cité. Le théâtre de Pompée contenait des statues personnifiant les territoires qu'il avait conquis. La diffusion du christianisme a modifié l'aspect de Rome. C'est ce processus qu'étudie Jas Elsner. Comme le disait H. Delehaye, l'art chrétien primitif n'est pas seulement un système visuel, mais une méthode hagiographique. Dans le processus de christianisation du IV^e s., les images n'ont pas joué un rôle moins important que l'architecture, la liturgie ou même l'épigraphie. Les sites sacrés sont inconcevables sans un support visuel qui a un rôle bien plus important que la simple décoration. Willem Jongman s'intéresse à l'urbanisation de l'Italie durant les II^e et I^{er} s. av. J.-C. La population urbaine de Rome est passée de 250.000 habitants en 225 av. à un million en 28, lors du premier recensement d'Auguste. Tandis que les villes d'Italie grandissaient à la fin de la République, des esclaves faits prisonniers arrivèrent en grand nombre en Italie. Richard Miles examine une série de textes des III^e et IV^e s. qui illustrent le caractère unique de Rome par comparaison à d'autres villes de l'Empire, comme Carthage, l'ancienne rivale. Par leurs points de vue rhétoriques divergents, l'un comme « dominant », l'autre comme « dominé », le *Scriptor Historiae Augustae* et Hérodien illustrent la relation complexe entre l'emplacement physique, le texte et le passé dans la construction d'un discours impérial romain, qui cherche à expliquer et à justifier la position de Rome comme tête de l'Empire. La Carthage romaine est comme une lentille à travers laquelle la position de Rome comme point d'appui de l'Empire peut être explorée et réévaluée. Neville Morley propose, sous la forme d'un scénario de film, une mise en scène sur l'immigration vers Rome. Walter Scheidel montre comment la ville a rassemblé en elle les germes les plus nuisibles de l'Empire en les mettant au contact d'une population compacte qui incluait des personnes affaiblies par la malnutrition. Les mauvaises conditions sanitaires de Rome ont provoqué des épidémies (malaria et autres). Caroline Vout s'intéresse aux différentes significations de l'imagerie égyptienne utilisée dans divers contextes dans la ville de Rome en insistant sur l'importance d'examiner les contextes spécifiques dans lesquels chaque culture était évoquée. La pyramide qui servit de monument funéraire à Gaius Cestius, vers 12

av. J.-C., était-elle perçue comme un geste de sympathie avec l'« égyptianisant » Marc Antoine, le rival d'Auguste dans les guerres civiles qui venaient à peine de se terminer ? De telles allusions aux cultures étrangères incluses dans l'Empire pouvaient-elles être sincères ? Rome a exercé une grande attraction pour les érudits venant de toutes les parties de l'Empire. Envisageant Rome comme capitale culturelle, Greg Woolf examine l'utilisation que fait le poète espagnol Martial (la préface au livre XII) de la tradition littéraire latine pour dénigrer la couche primitive de culture dans sa ville natale, Bilbilis. S'intéressant à la perception de Rome vue depuis les provinces, Woolf analyse l'image de Rome comme cité des lettres. Le lien entre les textes littéraires et l'identité romaine était plus fort à l'extérieur de la capitale qu'à l'intérieur. Les réalisations littéraires formaient une voie par laquelle des provinciaux pouvaient atteindre une pleine participation à l'identité romaine. Dix-huit illustrations dans le texte. Bibliographie. Index. – Br. ROCHETTE.

A. GRANDAZZI, *Les origines de Rome* (Que sais-je ?, 216), Paris, P.U.F., 2003, 11.5 x 17.5, 128 p., br., ISBN 2-13-053219-5.

Un nouveau volume 216 vient remplacer dans la collection *Que-sais-je ?* celui de Raymond Bloch publié sous le même titre en 1946 et qui avait atteint en 1990 sa neuvième édition. Le choix d'Alexandre Grandazzi comme auteur de cette nouvelle version allait de soi. C'est lui en effet qui avait donné en 1991 aux Belles Lettres un livre intitulé *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, traduit en italien (1993) et en anglais (1997), puis réédité en 1997 dans la collection « Pluriel ». — Le présent numéro 216 comporte sept chapitres, précédés d'une introduction et suivis d'une conclusion et d'une bibliographie. Les voici : (1) la légende ; (2) la tradition littéraire : formation et interprétations ; (3) le cadre naturel ; (4) la civilisation latiale ; (5) archéologie romaine ; (6) de la légende à l'histoire ; (7) la Rome des origines : les dieux, les hommes, le roi. — S'il ne peut être question d'entrer ici dans des discussions de détail, il faut quand même rappeler au lecteur que dans le domaine des origines et des premiers siècles de Rome, les analyses, complexes et délicates, ne peuvent généralement déboucher que sur des *hypothèses*, qu'il faut se garder de prendre pour des *certitudes* historiques. Les spécialistes en sont généralement conscients, mais cela ne les empêche pas toujours de se laisser entraîner par des présupposés épistémologiques, conscients ou inconscients. Deux types d'interprétations existent, pour ne pas dire s'affrontent : celle des « traditionalistes », qui ont tendance à croire assez vite à l'historicité des données de la tradition littéraire, et celle des « sceptiques », généralement plus exigeants en matière de preuves, et qui réclament, dans le domaine des origines de Rome, une application des règles de la critique historique aussi stricte que celle en vigueur dans l'étude des autres périodes de l'histoire. Les lecteurs doivent savoir qu'Alexandre Grandazzi est un représentant éminent de la tendance « traditionaliste ». Il arrive ainsi que son livre, malgré certaines précautions oratoires, affiche des prises de position que ne semble pas effleurer un doute méthodologique lequel, selon le rédacteur de ce bref signalement bibliographique, eût parfois été de mise. Mais il est évidemment exclu de s'étendre ici sur des querelles d'école ; ce qu'on retiendra en tout cas, c'est que ce petit livre, bien écrit, bien informé, concis et clair, est susceptible d'aider efficacement le lecteur à se faire une idée précise du problème des origines de Rome, tel qu'il se pose aujourd'hui. On en saura gré à son auteur. – J. POUCKET.

G. DALY, *Cannae. The Experience of Battle in the Second Punic War*, London - New York, Routledge, 2002, 16.5 x 24, XVII + 253 p., rel. £ 45, ISBN 0-415-26147-3.

La bataille de Cannes est imprimée dans toutes les mémoires comme *la* défaite romaine par excellence, le désastre absolu, la déconfiture la plus surprenante. En ce jour « chaud et poussiéreux » (nous dit l'A.) de l'été 216 av. J.-C., dans le cadre de la

II^e Guerre Punique, une immense armée romaine affronta les troupes carthagoises conduites par Hannibal et, contre toute attente, elle fut littéralement massacrée. G. Daly propose ici une mise au point approfondie sur tous les aspects d'une bataille si célèbre qu'elle en est devenue presque mythique, et ce dès l'Antiquité. La matière est traitée de manière sobre et efficace. D'abord les prémisses de la bataille : les rapports entre Rome et Carthage, l'éclatement de la Guerre, l'invasion de l'Italie par les troupes d'Hannibal, les sources, la topographie, la tactique. L'utilisation des sources anciennes et des reconstructions modernes est prudente et équilibrée ; le lecteur est aidé par une série de schémas et de cartes d'une grande utilité. Le décor étant planté, l'A. nous informe sur l'armée romaine et sur l'armée carthaginoise : formation, équipement, composition. Vient alors le tour des deux « staffs » : les consuls d'une part, Hannibal de l'autre, chacun se préparant à la bataille. Enfin, l'A. propose une reconstruction détaillée du déroulement de la bataille elle-même – cavaleries et infanteries l'une contre l'autre – et de l'encerclement de l'armée romaine par les Carthaginois bien moins nombreux, mais apparemment plus habiles. Il n'est pas aisé de se faire une idée précise des contingents qui ont pris part à la bataille de Cannes : Polybe et Tite-Live ne s'entendent pas toujours sur les données chiffrées. Il semble que deux mille Romains aient été tués et près de dix mille capturés. Les pertes carthagoises furent aussi considérables, de l'ordre de plusieurs milliers d'hommes. Ainsi se consumma une défaite qui devait rester, dans la conscience nationale des Romains, comme une des pires, ne serait-ce que parce qu'elle semblait livrer l'Italie tout entière, Rome comprise, aux mains d'Hannibal. Le volume, très bien documenté, se termine par une bibliographie et un index. – Corinne BONNET.

F. WULFF ALONSO, *Roma e Italia de la Guerra Social a la retirada de Sila (90-79 a. C.)* (Collection Latomus, 263), Bruxelles, Éditions Latomus, 2002, 16 x 24, 341 p., br. EUR 50, ISBN 2-87031-204-0.

The work under review is the natural successor to the author's earlier *Romanos e Itálicos en la baja república* (1991). Together they form an investigation of what I, on the analogy of British politics, dubbed « the Italian question in Roman politics » some years ago. The first three chapters of the book take the story down to Sulla's abdication. The next two are concerned with Italian integration. The work finishes with two more which deal with the army and the economy in the period. The author recognises (p. 11-12, 49) the importance of the imperial experience for the Italians – a thesis first advanced by Gabba and modified by me. He is sceptical (p. 73) – rightly in my view – of Marius' supposed role as champion of the Italians. Just as he emphasises (p. 56) their difference from the Romans and also believes (p. 50) that urbanisation need not lead to Romanisation. He also has some sensible remarks (p. 41, 62, 84) on the question of *optimates* and *populares*, all the more valuable in view of some recent simplistic pronouncements on the topic. I am not sure, however, I would agree with him (p. 68, n.4) that Gabba's contribution to the new edition of *CAH* 9 represents, *el mejor tratamiento actual* of the Social War. To me it seems a little thin and lacking in the intellectual excitement of his work in the 1950's. On p. 79 n. 51, I am taken to task for suggesting the Samnites maintained virtual independence in the Cinnan period. I call Liv. Ep. 80. 82 in defence. Likewise I would not accept (p. 170) that Cethegus had power among the people but I certainly agree (p. 234) that Sulla drew his troops for the Mithridatic war from Social War veterans. Ultimately the Social War can be traced back to what may be called a spiritual change in the Italians. Those who were subjects aspired to become equals and, as Mommsen saw, well over a century ago, this meant a gravitation toward the Romans and no amount of current modish dissent has, in my view, been able to overthrow this judgement. Once the first demand for citizenship is heard in the Gracchan age then the issue plainly becomes politicised and must, as with the Irish question in British politics, be treated as such. A political analysis is not only desirable but possible if we are to understand what happened. Such

I believe is the Italian question and I also believe that the book under review contributes to our understanding of it. — A. KEAVENEY.

A. K. BOWMAN, Hannah M. COTTON, M. GOODMAN & S. PRICE (éd.), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World* (Proceedings of the British Academy, 114), Oxford, University Press, 2002, 16 x 24, XII + 196 p., rel. £ 19.95, ISBN 0-19-726276-7.

Les huit contributions que comporte ce volume sont les communications faites en juillet 2000 à l'occasion d'une réunion célébrant les 65 ans de Fergus Millar, Camden Professor of Ancient History de 1984 jusqu'en 2002. John North (p. 2 et s.) étudie deux choix fondamentaux de F. M. : sous une forme ou sous une autre (et sans chipoter sur le mot même), Rome pratiquait une démocratie, c.-à-d. une participation politique que l'on fonde sur Polybe et sur Cicéron ; il est regrettable que l'étatisation de plus en plus poussée de l'université (anglaise, mais ajoutons « et autres ») empêche celle-ci de mettre en branle ses propres forces et de participer à l'organisation des études et des recherches. — Amélie Kurth (p. 13 et s.) rend hommage à la claire vision que F. M. avait de l'extrême importance du Proche-Orient pour la constitution d'un réseau socio-économique et culturel méditerranéen : sa contribution elle-même étant d'assyriologie, je ne saurais en juger sur le fond. — La région du Pont (Stephen Mitchell, p. 35 et s.) est l'archétype du « bout du monde », réputée pour les approvisionnements que l'on en tirait, mais située au-delà des faits intégrés à l'histoire de Byzance et de l'Ouest méditerranéen. Bonne bibliographie, p. 62-64. — Daniel R. Schwartz (p. 65) montre comment Flavius Josèphe changea d'opinion (*Ant.*, 14, puis 17) quant à l'utilité d'un rapprochement avec Rome, une fois qu'il fut installé dans celle-ci et qu'il dut bien admettre qu'il y avait force avantages à « être placé sous un *strategos* romain », que l'*eleutheria* non seulement l'admettait, mais le commandait. — Katherine Clarke (p. 83 et s.) rappelle que F. M., spécialiste de Dion Cassius, proclama Tacite « peu satisfaisant » (ce qui, en soi, est quelque peu ridicule) et s'interrogea sur le but que l'historien poursuivait. Et l'on nous ressort le discours de Calgacus, cette fois (à bon droit) pour nous rappeler que les temps changeaient et que l'on pensait, même sur les confins les plus septentrionaux de ce que l'on appelle « empire romain ». — Paul Zanker (p. 105 et s.) propose (enfin ! n'est-ce pas ce que le titre de ce livre paraissait annoncer ?) une étude sur l'expression architecturale de l'idéologie impériale (le concept commence à être légitime à partir de Néron) : le palais de Domitien montre que là aussi le temps a passé et n'est plus à la (feinte ?) modestie de la maison d'Auguste et qu'un espace-accueil concurrence l'espace privé de l'habitat princier. Les *convivia* sont l'une des expressions de cette « ouverture ». — Werner Eck (p. 131 et s.) « défend » l'importance de la prosopographie et de l'épigraphe comme catégories (partiellement) non rhétoriques des sources de l'histoire romaine. C'est le seul moyen de connaître le mécanisme du pouvoir, qui essaya longtemps d'être associatif. — Peter Garnsey (p. 153 et s.) place Lactance (*an obscure figure*) et Augustin d'Hippone (*high profile*) au centre de sa réflexion. Le premier est situé au point tournant de l'évolution (assez rapide et très profonde) depuis une situation religieuse complexe et confuse vers le triomphe du christianisme (*De uera religione*). Il sera bientôt admis que l'empire romain ne correspond plus aux besoins d'un monde dont certaines valeurs se transforment. — Le volume se termine par une bibliographie (p. 181 et s.) de Fergus Millar. Au bout du compte on n'en critiquera que le titre qui ne répond guère au contenu. — Ch. M. TERNES.

G. WOOLF, *Becoming Roman. The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge, University Press, 1998, 15 x 22.5, XV + 296 p., 3 cartes, 17 figures, rel. £ 40 / US \$ 64.95, ISBN 0-521-41445-8.

Ce travail contribue au renouvellement d'un domaine d'études sur lequel pèse une tradition aussi ancienne que prestigieuse (songeons au seul nom de Camille Jullian), celui de la civilisation gallo-romaine. Dans un premier temps, l'A. se place sur un plan théorique : rejetant le terme de « romanisation » (et l'idée, sous-jacente, qu'il y aurait eu une « résistance » gauloise à celle-ci), il met l'accent sur les changements provoqués par la rencontre de deux cultures, gauloise et romaine (chap. 1) ; la manière dont s'est effectuée cette rencontre tient en partie à la nature de l'impérialisme romain, lequel tend à canaliser à son profit les ressources existantes (chap. 2) ; s'y ajoute l'adhésion des Gaulois à certains thèmes de la propagande romaine (chap. 3). Dans un deuxième temps, et en se fondant sur une exploitation du dossier épigraphique, il donne une vue d'ensemble des évolutions culturelles en Gaule, attirant l'attention sur certaines variations selon les époques, les lieux et les classes sociales (chap. 4). Dans un troisième temps, il considère différents aspects de la civilisation gallo-romaine : l'apparition de cités et l'organisation de l'espace urbain, selon un processus long et comme le résultat (entre autres) d'une volonté des nouvelles classes dirigeantes locales (chap. 5.1 et 5.2) ; la constitution d'un réseau urbain, avec des centres principaux et secondaires qui, jadis autosuffisants, deviennent interdépendants – ce qui ne doit pas faire oublier que la Gaule, même pour les critères de l'époque, était sous-urbanisée (chap. 5.3 et 5.4) ; les transformations des campagnes, lesquelles ne doivent pas être dissociées radicalement des villes et présentent des spécificités régionales (chap. 6) ; les habitudes de consommation, qui apparaissent comme un moyen de se forger, ou d'affirmer, une identité sociale (chap. 7) ; la religion, où s'exprime une volonté de syncrétisme (chap. 8). Un dernier chapitre reprend les idées les plus significatives de l'ouvrage : si l'on excepte une période de transition (*formative period*), qui correspond aux années qui vont de la conquête à l'époque d'Auguste, on ne peut dire que l'opposition entre Gaulois et Romains puisse être considérée comme un facteur opérant pour l'analyse de la société gauloise ; elle s'estompe même assez vite, pour faire place à d'autres distinctions qui sont, elles, presque « typiquement » romaines, spécialement celle qui existe entre riches et pauvres ; dans ce contexte, l'adoption d'habitudes romaines ainsi que les évolutions culturelles qui en découlent sont à considérer non comme ayant été imposées par Rome mais comme résultant de choix opérés par les Gaulois eux-mêmes (chap. 9). Dans ces différents chapitres, la démonstration est menée clairement et de façon convaincante, même si certaines explications (spéc. l'importance des nouvelles élites locales) paraissent systématiques. La période considérée va globalement de la conquête au II^e s. apr. J.-C., mais la comparaison constante avec la période antérieure entraîne que la protohistoire est fréquemment invoquée. La documentation archéologique est la plus utilisée, exploitée par thèmes et par sites. La bibliographie (jusqu'au milieu des années 90) est abondante ; un index général. – O. DEVILLERS.

Penny McGEORGE, *Late Roman Warlords* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2002, 15 x 24, XIV + 347 p., rel. £ 55, ISBN 0-19-925244-0.

Pour la plupart d'entre nous, l'expression « seigneurs de la guerre » (*warlords*) évoque les généraux chinois qui, au début du XX^e s., se partagèrent les dépouilles de l'Empire mandchou. P. M. l'applique à ces officiers de l'armée « romaine » qui imposèrent leur domination à une portion d'un Empire occidental moribond, entre *ca* 450 et 476 : Marcellinus en Dalmatie, Egidius et son fils Syagrius en Gaule, Ricimer, Gondobald, Oreste et Odoacre en Italie. Pour chacun, elle réexamine tous les témoignages disponibles, des textes aux frappes monétaires. Comme ces témoignages sont bien souvent ténus, indirects ou sujets à caution, elle les décortique, les soupèse prudemment, et en tire un portrait plausible des personnages et une reconstitution des événements où jamais les hypothèses ne se muent en certitudes arrêtées. Quelques tableaux et cartes supplémentaires auraient cependant aidé le lecteur à la mieux suivre dans certains développements : une chronologie des règnes des empereurs d'Orient et

d'Occident au V^e s., un tableau des titres attribués à Egidius pour les p. 134-135, une carte des *civitates* de la Gaule, une autre des *Reihengräber*, que P. M. associe – sans étayer solidement sa thèse, p. 140-142 – à l'expansion des Francs avant et après l'avènement de Clovis. Même conscientes (p. 3, n. 1), les lacunes bibliographiques, en particulier dans les publications françaises, n'en sont pas moins regrettables. Elles auraient apporté çà et là des éclairages intéressants : songeons seulement, pour la deuxième partie de l'ouvrage (p. 69-164), aux deux volumes édités par M. Rouche en 1997 à l'occasion de l'anniversaire supposé du baptême de Clovis, à sa biographie du grand conquérant franc, aux études de J.-P. Poly sur l'ethnogenèse des Francs saliens et le *Pactus legis Salicae* (1993), de S. Kerneis sur l'ancienne loi des Bretons d'Armorique (*Revue de droit français et étranger*, 1995) ou de P. Van Ossel sur l'insécurité et la militarisation dans les campagnes de la Gaule du Nord (*Revue du Nord - Archéologie*, 1995). Certes, le cœur du travail de P. M. est ailleurs : une évocation, attentive tant aux motivations personnelles qu'au contexte politique, de la carrière méconnue de ces généraux qui ont marqué de leur empreinte les dernières décennies de l'Empire romain d'Occident. – Ét. RENARD.

ARCHÉOLOGIE

Erika SIMON, *Ausgewählte Schriften*. Band I. *Griechische Kunst*. Band II. *Römische Kunst*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1998, 21 x 29.5, 271 & 266 p., rel. DEM 148 & DEM 128, ISBN 3-8053-2021-3 & 3-8053-2404-9.

Après un volume réunissant les études d'étruscologie de la savante allemande (Mainz, 1996), les deux beaux volumes recensés ici présentent une partie seulement des innombrables études que E. Simon a consacrées à l'art et à l'iconographie des mondes grec et romain. Le premier volume commence par une série d'études sur l'art archaïque, où l'on remarque la récente contribution au volume commémoratif offert à Emily Vermeule (1995, en anglais), sur les images archaïques de Dédale, dont certaines ont été auparavant données à Aristée. Notons également l'importante étude, parue en 1972, sur Aphrodite Pandémos, où l'A. a montré que l'opposition conceptuelle entre l'Aphrodite Pandémos et l'Aphrodite Epourania ne remonte qu'au V^e s. La deuxième partie réunit une série d'études sur le temple de Zeus à Olympie et le Parthénon, ainsi que sur une recension des monuments de sculpture architecturale illustrant les exploits de Thésée. Une partie est consacrée à la figure rouge attique, où l'on remarquera le célèbre article sur le « skyphos des Anthésteries de Polygnote », qui a largement influencé toutes les études récentes sur le mariage sacré à Athènes. Citons également l'article sur l'anodos des déesses, où Simon essaie de défendre l'érudition traditionnelles contre la démonstration structuraliste de C. Bérard (*Anodoi. Essai sur l'imagerie des passages chthoniens*, Neuchâtel, 1974). Les deux autres études (sur les images des mois à Athènes et sur les images éleusiniennes du IV^e s.) sont également marquantes dans le domaine de l'iconographie religieuse attique. La dernière partie du volume est consacrée à l'art hellénistique, et regroupe des études de moindre importance. — Le deuxième volume offre un panorama des études sur les portraits romains et sur le mythe grec dans l'art romain. On épinglera le fameux article sur la frise de la *Villa des Mystères* de Pompéi, qui illustre les mystères initiatiques dionysiaques. La dernière partie est consacrée à l'art de l'Antiquité tardive. E. Simon est une archéologue qui combine de rares vertus : une formation solide (et traditionnelle), qui embrasse pratiquement tous les branches de l'art antique (de la période géométrique jusqu'à la fin de l'antiquité : grec, étrusque et romain), un regard assidu et attentif et une compréhension profonde des phénomènes religieux (notamment dans le domaine du culte et du symbolisme mythologique). Le point de vue néopositiviste, avec de fortes doses d'idéalisme allemand, pourrait paraître dépassé aux archéologues du XXI^e s., mais on ne peut pas ne pas admirer l'érudition

remarquable déployée dans les quelques dizaines d'études réunies en ces deux volumes. Le choix s'est porté exclusivement sur des études écrites originellement en langue allemande, et, en ce qui concerne l'art grec, sur les illustrations de la mythologie et du culte, laissant de côté quelques études célèbres (p. ex. sur les vases représentant des drames satyriques aux temps d'Eschyle, dans *Studies M. Robertson*, Cambridge, 1982). — En bref, ce volume illustre de manière idéale un parcours scientifique d'environ quarante ans, consacré à l'étude de l'art antique dans ses domaines les plus controversés, à savoir la relation entre documentation écrite et monument figuré. À la fin du premier volume se trouve une liste des travaux de l'auteur. Chaque volume s'accompagne d'une liste d'illustrations et d'un index de noms propres. — D. PALÉOTHODOROS.

Kenneth D. S. LAPATIN, *Chryselephantine Statuary in the Ancient Mediterranean World* (Oxford Monographs on Classical Archaeology), Oxford, University Press, 2001, 22.5 x 28.5, XVI + 242 p. + 14 pl. couleur + 249 fig., rel. £ 75, ISBN 0-19-815311-2.

Les statues composites d'or (*χρυσός*) et d'ivoire (*ἐλέφανς*), ainsi que d'autres matériaux précieux, étaient les œuvres d'art les plus célèbres de l'Antiquité classique. D'après les auteurs grecs et latins, de telles images constituaient le point central de la vie religieuse et politique, et le coût de leur production était parfois énorme. Un grand nombre de ces statues ont été créées par les artistes les mieux appréciés de l'Antiquité : Polyclète, Alcamène, Léocharès et Phidias, dont le Zeus *Olympios* comptait parmi les Sept Merveilles du Monde. Bien que certaines images individuelles, comme l'Athéna *Parthénos* de Phidias, aient fait l'objet d'analyses érudites détaillées, la statuare chrysléphantine en tant que catégorie (depuis les statuettes de la Crète Minoenne jusqu'aux images majestueuses des temples, fabriquées par les cités-états de la Grèce Classique et imitées par les Romains), n'avait fait l'objet d'aucune étude exhaustive depuis 1815. L'ouvrage de Lapatin présente non seulement les témoignages littéraires et épigraphiques antiques relatifs aux statues perdues – tout en examinant leurs représentations sur d'autres supports –, mais rassemble et analyse aussi les vestiges physiques très négligés de celles-ci, élucidant également, au travers des techniques novatrices employées dans leur production – comme le pliage de l'ivoire – la variété des rôles sociaux, religieux et politiques que les statues chrysléphantines jouaient au sein des sociétés qui les fabriquaient. — Après un chapitre introductif où l'auteur présente les limites et les buts de son enquête, la nature de la documentation, la terminologie et les fonctions de la sculpture chrysléphantine dans le monde gréco-romain, la question des matériaux et des techniques de la production chrysléphantine – y compris les sources et les valeurs, monétaire et symbolique, de l'or et de l'ivoire dans l'Antiquité – est abordée dans un second chapitre. Les autres chapitres suivent l'ordre chronologique. Le troisième chapitre – *The Art of Daedalus* – examine, en tant qu'antécédents possibles des statues chrysléphantines du premier millénaire av. J.-C., les figures composites en ivoire de l'Âge du Bronze provenant de l'Égée, de l'Égypte et du Proche-Orient. L'attention est surtout portée sur les ivoires minoens de Knossos, de Palaikastro et d'Archanes, ainsi que sur les ivoires mycéniens. Les séries de figures « minoennes » sans provenance, aujourd'hui conservées dans des collections d'Europe et d'Amérique du Nord, ne sont pas étudiées, à cause de leur origine douteuse (ces objets sont étudiés dans K. D. S. LAPATIN, *Mysteries of the Snake Goddess : Art, Desire and the Forging of History*, Boston, 2002). Mais les statuettes et les pièces préhistoriques, découvertes lors de fouilles scientifiques, sont présentées non seulement dans le but de mettre en évidence une certaine continuité dans la production, mais aussi en tant que paradigmes de la qualité dans la production chrysléphantine. Ces paradigmes peuvent être également appliqués à des statues d'époques postérieures, qui ne sont pas aussi bien conservées. Le quatrième chapitre – *The Age of Ivory* – porte sur la renaissance de la sculpture chrysléphantine en Grèce, à la suite des temps dits « obscurs », ainsi que sur les apports du Proche-Orient

et de l'Égypte. Il est notamment question des ivoires du Dipylon et de la grotte d'Idé, des statuettes composites d'ivoire d'Éphèse et de Samos, ainsi que du dépôt d'Halos à Delphes. Le cinquième chapitre concerne la révolution de Phidias – *The Phidian Revolution* – et présente les images chrysléphantines monumentales qui sont attribuées au maître athénien (les acrolithes monumentaux d'Égine et de Platées, l'Athéna de Pellène, l'Athéna *Parthénos*, le Zeus *Olympios*, l'Aphrodite *Oourania* d'Elis), ainsi que les techniques de manipulation de l'ivoire, développées à cette époque afin de les fabriquer. Il s'agit plus particulièrement de la technique de l'effilage de l'ivoire en larges feuilles, qui étaient ensuite ramollies et pliées dans la forme désirée. Car les images en or et en ivoire antérieures à Phidias, même celles composées de pièces façonnées individuellement, ne semblent pas avoir dépassé la grandeur naturelle. En adaptant les techniques du coulage du bronze, de la charpenterie (aussi bien de la construction navale que de la menuiserie) et du travail de l'or, Phidias et ses collaborateurs étaient capables de fabriquer des images chrysléphantines énormes, produisant une image des dieux olympiens impossible à imaginer auparavant. Ce véritable exploit de Phidias a fixé de nouvelles normes dans la représentation des divinités, et le sixième chapitre fait justement état de l'émulation compétitive que l'accomplissement de Phidias a engendré à la fin du V^e et au IV^e siècle, à une époque où des images chrysléphantines de grande échelle étaient commandées partout dans le monde grec : le Zeus *Olympios* de Theokosmos à Mégare, les œuvres chrysléphantines de Kolotès, le Dionysos d'Alcamène, l'Héra argienne de Polyclète, les « Sept Statues » de Délos, le Dionysos de Thrasymèdes à Épidaure, l'Artémis *Laphria* de Menaïchos et Soidas, le groupe chrysléphantin du Philippeion à Olympie. Le septième chapitre passe en revue les statues chrysléphantines de la période hellénistique et romaine. Il est notamment question des statues mentionnées par les auteurs anciens (portraits de souverains hellénistiques, statues d'après Phidias, statues chrysléphantines romaines à Rome et à Athènes) ainsi que de quelques vestiges physiques, auxquels il faudrait au moins ajouter la frise importante en ivoire de la fin de l'époque de Trajan ou du début de la période d'Hadrien, qui a été trouvée à Éphèse en 1968 (M. DAWID, « Die Elfenbeinfriese von Ephesos », dans *International Conference of Classical Archaeology, Athens 1983*, Athènes, 1988, p. 233-236) ainsi que les *klinai* et autres objets à décor chrysléphantin trouvés dans les tombes macédoniennes de Vergina (A. KOTTARIDOU, « The chryselephantine couches », in *Vergina. The Great Tumulus*, Thessalonique, 1994, p. 97-105 [avec fig.] et *idem*, « Το αρχαιολογικό έργο της ΙΖ' ΕΠΙΚΑ στη Βεργίνα. Το ιστορικό της έκθεσης των θησαυρών των βασιλικών τάφων », *AEMΘ* 11 [1997], p. 129-137 [avec fig.]). À la suite de cela, vient une brève conclusion résumant les points fondamentaux de l'étude. Le texte est accompagné d'un catalogue sélectif des vestiges chrysléphantins, décrits en détail, ainsi que d'une collection sélective de témoignages grecs et latins avec leurs traductions en anglais. L'Appendice 1 dresse le bilan des statues mentionnées dans les sources littéraires et épigraphiques et classées par site, sujet et période. L'Appendice 2 examine la question de la statue pseudo-chrysléphantine d'Athéna *Areia* de Platée, œuvre de Phidias. La bibliographie, présentée par ordre alphabétique, est complète et accompagnée d'un index des passages antiques et d'un index général assez détaillé. La riche illustration comprend quatorze figures en couleur et deux cent quarante-neuf figures en noir et blanc présentant surtout les vestiges physiques, les représentations des statues chrysléphantines sur d'autres supports ainsi que des reconstructions des images perdues. — En somme, il s'agit d'une étude approfondie, bien organisée et commodément présentée. L'A. y donne une vue d'ensemble synthétique de la sculpture chrysléphantine – y compris des discussions détaillées des pièces majeures, de leur statut, histoire, matériau et technique – ainsi que des sources littéraires et de la recherche moderne les concernant. L'étude met surtout l'accent sur le monde gréco-romain, mais étudie également certains ivoires choisis du Proche-Orient et de l'Égypte. L'attention particulière portée par Lapatin aux matériaux et aux techniques de la production chrysléphantine, complétée par des observations personnelles détaillées et effectuées sur place, constitue le grand mérite de son étude.

Francesca CURTI, *La bottega del pittore di Meleagro* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 25), Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 23.5 x 29.5, 295 p., br., ISBN 88-7689-155-2.

Le Peintre de Méléagre et son atelier se rangent parmi les figures les plus importantes de la céramique à figures rouges tardive. Située à cheval entre le V^e et le IV^e s., la production de l'atelier (145 vases au total) présente la particularité d'une diffusion importante dans l'ensemble du bassin méditerranéen. La situation des fouilles de Spina, fouilles exhaustives et contrôlées par l'État italien, résulte d'un certain nombre de contextes archéologiques « fermés » et datables, par l'accumulation de vases et objets divers, appartenant à des séries bien connues et étudiées. D'où la nécessité de consacrer le premier chapitre aux questions chronologiques, après une courte introduction, qui concerne surtout l'historique de la recherche à partir de Beazley et la préfiguration d'une démarche méthodologique. — La datation proposée par l'A. pour l'activité de l'atelier repose en grande partie sur l'étude du mobilier de vingt-sept contextes funéraires, dont vingt-et-un de Spina. Curti arrive à la définition de cinq phases d'activité de l'atelier, chacune de cinq ans de durée (405-400, 400-395, 395-390, 390-385, 385-380). Ce système, rarement proposé (p. ex. par D. von Bothmer dans son catalogue sur le Peintre d'Amasis), paraît excessivement optimiste, surtout pour l'étude de la céramique du début du IV^e siècle. Moins assurée encore paraît l'articulation de l'atelier en onze mains. Hormis des Peintres du Méléagre, de Londres F 90, de Würzburg 523 et de Ferrara T 862, Curti croit découvrir le travail de sept peintres supplémentaires (peintres A I, II, V, VII et peintres B I, IV, VI). Cette minutie dans le domaine des attributions est excessive, et peut-être erronée. Dans la plupart des cas, il s'agit plutôt de différences de qualité considérables au sein de la production du même peintre, qui est divisée en plusieurs « mains ». De plus, plusieurs vases sont le fruit de la collaboration de deux peintres, comme c'est déjà le cas dans l'atelier du Peintre de Penthésilée, aux alentours des années 450. Certains cas sont avérés, comme par exemple le grand cratère de Spina (cat. n° 1), mais la généralisation du principe dans la production de l'atelier n'empêche pas la conviction. Au troisième chapitre, l'A. étudie les formes des vases et les types d'ornements secondaires sur les grands vases. Le cratère est la coupe sont les formes les plus courantes. L'analyse des ornements est sommaire mais exacte, tous les types étant dessinés. L'analyse des graffites, réduite à une page (chap. IV), n'apporte rien de nouveau. — Le cinquième chapitre est consacré à l'analyse iconographique. La première partie traite des sujets mythologiques : les divinités (Aphrodite, Apollon, Dionysos et son thiasos, Poséidon et Amymone, Sabazios, Borée), les héros (Atalante et Méléagre sur le vase qui donne le nom au groupe, Bellerophon, Hélène et Héraclès, Io et Argos, Polynice et Ériphile, Thésée). La deuxième partie analyse les « scènes de réalité », qui sont nombreuses, mais considérées comme peu intéressantes du point de vue iconographique. Suit enfin une analyse des compositions, qui est plutôt une étude des motifs, en particulier celui du fêtard ivrogne (Dionysos, mais aussi Héphaïstos, un comaste ou un enfant) soutenu par un deuxième personnage (ménade, Dionysos, Éros, un comaste ou un enfant). En général, l'analyse iconographique est limitée aux traits essentiels de la composition, avec une discussion tout à fait sommaire des problèmes iconographiques particuliers qui se posent. — Le sixième chapitre traite du problème très important de la diffusion des produits de l'atelier : peu de vases viennent d'Athènes (7) et un seul de Corfou, le reste étant diffusé vers l'Ouest, en particulier Spina (28 vases) et le reste de l'Italie centrale et du nord. Quatre vases ont été retrouvés dans la zone de la Méditerranée occidentale (Ullastret, Ampurias, Ensérune, Lattes). Le septième chapitre donne le catalogue de vases de l'atelier (en liste suivie, par formes et non pas par peintres, ce qui démontre le peu de confiance de l'A. en son propre système de classement) et le huitième chapitre fait l'inventaire des contextes funéraires fournis par des vases du groupe. Les illustrations sont abondantes, de très bonne qualité, souvent accompagnés de dessins. — Malgré les critiques que l'on peut exprimer à propos des résultats de l'analyse stylistique, le livre de Curti constitue une étape importante dans la progression du travail entrepris actuellement par divers sa-

vants sur la céramique attique tardive. La valorisation du matériel de Spina est un apport considérable de cette l'étude. Par une étrange coïncidence, les Presses Universitaires de Thessalonique ont fait paraître récemment la thèse de Kleopatra Kathariou, « L'atelier du peintre de Méléagre et son époque » (en grec), qui reprend la question de l'atelier, proposant des attributions tout à fait différentes pour les cent quarante-trois vases de son catalogue. Le livre de M^{me} Kathariou est évidemment plus ample, faisant l'analyse de tous les groupes de vases à figures rouges attiques du premier quart du IV^e s. Cette coïncidence démontre l'intérêt récent de la communauté érudite pour ce groupe de vases peu étudiés jusque là. — D. PALÉOTHODOROS.

R. WACHTER, *Non-Attic Greek Vase Inscriptions*, Oxford, University Press, 2001, 22.5 x 28.5, XX + 397 p. + ill., rel. £ 100, ISBN 0-19-814093-2.

Le livre de R. Wachter, longuement attendu, constitue une contribution importante, utile à la fois à l'archéologue, à l'épigraphiste et au philologue ; il réunit un vaste matériel archéologique, disparate et extrêmement difficile à étudier. La première partie, le catalogue des inscriptions sur vases (p. 1-223), est extrêmement précieuse et le commentaire est, dans la plupart des cas, clair et bien informé. Souvent, l'A. apporte des lectures et des interprétations nouvelles. R. Wachter entend de passer en revue l'ensemble des inscriptions corinthiennes (déjà commentées *in extenso* par D. A. AMYX, *Corinthian Vase Painting of the Archaic Period*, Berkeley, 1988, p. 547-612), ce qui alourdit considérablement le volume, d'autant plus qu'il n'y a qu'une seule addition. On aurait pu simplement mettre à jour la bibliographie offerte par Amyx et citer seulement les vases pour lesquels il y avait quelque chose de neuf à dire. La deuxième partie comprend les analyses épigraphique, phonologique et iconographique, tandis que le dernier chapitre traite du langage littéraire et de sa signification. Le livre est complété par une bibliographie, plusieurs index, des dessins de la majorité des inscriptions et des planches avec les vases les plus importants. — Malheureusement, les compétences de l'A. en matière de philologie sont nettement supérieures à sa connaissance de la céramologie grecque et, partant, il manque de familiarité avec la littérature savante sur les vases grecs. On est averti dans l'introduction que le livre est la version presque inchangée de l'*Habilitationschrift* de l'A., présentée à l'Université de Bâle en 1994. En réalité, il n'y a pratiquement pas de bibliographie postérieure à cette date. Plus grave, on constate l'omission de certains vases porteurs d'inscriptions célèbres, comme par exemple l'hydrie du Groupe du Bouton de Lotus de Florence (publié dans *Bollettino d'Arte* [1985], p. 49-54), représentant Épéios façonnant le cheval de Troie et identifiée grâce à une inscription en alphabet chalcidien. Wachter ne cite pas Teisias l'Athénien, qui fabriquait des vases béotiens et signait parfois avec son ethnique. Teisias emploie des lettres attiques aussi bien que béotiennes, il mérite dès lors sa place dans le recueil de R. Wachter, d'autant plus qu'il nous a laissé quinze signatures (K. KILINSKI II, dans *Hesperia* 61, p. 253-263). Théodoros, potier béotien dont le nom se lit sur un vase publié en 1992 (Kilinski, *op. cit.*) n'est pas cité non plus. — L'A. n'est pas suffisamment informé sur les développements des études céramologiques. Quelques exemples : il a omis de citer non seulement M. Iozzo (*La ceramica calcidesce*, Atti della Società « Magna Grecia », 1994), mais aussi G. VALLET (*Rhégion et Zancle : histoire, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*, Paris, 1958), qui ont montré que les vases chalcidiens ont été fabriqués à Rhégion. A propos du skyphos du Louvre MNC 332 (p. 114-115), seule addition à la liste des vases à inscriptions corinthiennes de D. A. Amyx, R. Wachter postule une origine béotienne, cite H. Payne — qui, en 1932, considérait (suivant J. D. Beazley) l'inscription comme fausse — et suit N. Plaoutine, qui a accepté l'authenticité de l'inscription. Mais il ignore l'opinion exprimée par Beazley lui-même dans les années soixante : sans doute après un examen minutieux, Beazley a identifié le vase comme membre d'un groupe restreint de skyphoi typiquement attiques, considérant en outre l'inscription comme fausse (*Paralipomena*).

Additional References to ABV and ARV², Oxford, 1971, p. 90, n° 4). — Quelques erreurs de détail répétées après une inspection rapide : COR 122, 124 et 125 ne proviennent pas de Corinthe, mais du sanctuaire de Déméter et Coré sur l'Acrocorinthe (du moins selon Amyx, *op. cit.*, p. 591 et 592) ; le personnage masculin sur LAK 2 n'est pas Héraclès (p. 159), puisqu'il porte une peau de panthère et non pas la léonté (E. KUNZE-GÖTTE, dans *Olympische Forschungen* 28, Berlin, 2000, p. 37, n° 20). — On aurait pu faire l'économie du chapitre consacré à l'analyse iconographique : quel intérêt y a-t-il d'étudier l'iconographie à la fois sur des vases insulaires du VII^e et des vase du style du Cabirion de la fin du V^e s. ? À la place, on aurait aimé un chapitre traitant, par delà les discussions techniques, des questions fondamentales qui font des inscriptions sur vase un sujet plein d'intérêt pour l'histoire de l'art et de la société grecques : pourquoi signer les vases ? quel fut le degré de diffusion de l'écriture à l'époque archaïque ? comment se fait-il que Corinthe — où, plus que toute autre ville grecque, on tenait en estime les artisans — n'a livré que quatre noms de peintres, alors qu'Athènes en a laissé des dizaines ? quel est l'influence de la pratique athénienne sur Corinthe, où les inscriptions apparaissent systématiquement seulement après 580 ? (ces questions sont examinées par F. Villard dans un article paru dans le dernier volume de la *Revue des Études Grecques*). — D. PALÉOTHODOROS.

Susanna OGNIBENE, *Umm-al-Rasas : La chiesa di Santo Stefano ed il « problema iconofobico »* (Studia Archeologica, 114), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 17.5 x 25, 519 p., rel., ISBN 88-8265-145-2.

Les ruines romaines d'Umm-al-Rasas, au sud d'Amman et près des sources de l'Arnon, ont été découvertes et fouillées par le *Studium Biblicum Franciscanum* depuis une vingtaine d'années. Susanna Ognibene y a travaillé depuis 1986 et fait de ce livre son sujet de thèse. L'église de saint Étienne, dont les ruines actuelles datent de 730 environ, a déjà fait l'objet d'une publication, mais l'A. s'attache ici au pavement en mosaïque, qui fait problème. Comme pour d'autres édifices chrétiens de Jordanie, on y relève la destruction systématique de toute représentation vivante, même animale : seules les plantes subsistent dans ces décorations. L'étonnement provient du soin avec lequel cent vingt-cinq dessins ont été mutilés puis recomposés de façon non-figurative, probablement avec les morceaux de la mosaïque détruite. Pour le distinguer de l'iconoclasme, ce phénomène a été nommé « iconophobie ». — Comme ces mutilations datent de la conquête arabe (640) ou de la période iconoclaste à Byzance (730), on se pose la question de savoir à qui les attribuer. On hésite entre trois hypothèses : la répulsion des sémites pour la représentation d'êtres animés ; le courant iconoclaste byzantin, qui a débuté en 730 et fut dirigé contre les seules images qui faisaient l'objet d'un culte ; le refus musulman de toutes créatures vivantes, hormis les plantes. — La découverte en 1950 à Umm-al-Rasas d'une fresque de saint ayant été brûlée faisait pencher la balance vers l'iconoclasme byzantin, mais la mise au jour ultérieure, toujours en Jordanie, de synagogues où les motifs animaliers avaient été détruits, a relancé l'hypothèse de la responsabilité musulmane. Le fait que les destructions-recompositions aient été si soignées faisait penser à l'action plus ou moins spontanée des chrétiens arabes pour continuer à utiliser leur église sous l'occupation musulmane. Toutefois, on sait aujourd'hui que les musulmans employèrent eux-mêmes des églises comme lieux de culte... En outre, peut-on négliger complètement le témoignage d'un prêtre au concile de Nicée en 787, qui accusait un juif d'avoir incité le calife Yazid II à détruire toutes les images humaines chez les chrétiens ? On voit que la question est embrouillée et qu'il faudrait d'autres éléments pour aboutir à une conclusion ferme. — Outre les photos et les plans de l'ensemble du pavement de Saint-Étienne, S. Ognibene présente les cent vingt-cinq images étudiées, avec chaque fois une photo en noir et blanc, des dessins précisant les parties déformées et un texte explicatif des deux étapes de destruction-recomposition. Chacun peut ainsi se faire une idée personnelle du problème. — B. CLAROT, sj.